

# ***La voix des masses : Ethnographie, journalisme et littérature chez Pablo de la Torriente Brau et Jacques Roumain***

Maud Laëthier, Emma Gobin,  
Adrian Fundora García, Dmitri Prieto Samsónov

Dans l'histoire des anthropologies cubaine et haïtienne, le rapprochement de Pablo de la Torriente Brau et de Jacques Roumain ne fait pas sens de manière immédiate. Aussi, proposer une analyse comparée à partir d'extraits de *Realengo 18* et de *Gouverneurs de la rosée* peut surprendre. Pourtant, les idées exprimées par Torriente Brau et Roumain, les thèmes dont ils traitent et leur engagement dans les luttes qui ont marqué les années 1930 et 1940 à Cuba et en Haïti établissent un premier lien entre eux. Des pensées qui, en écho aux mouvements politiques et sociaux se développant sur une scène mondiale, permettent d'éclairer l'histoire de rapports de domination à l'échelle nationale fournissent un deuxième élément de recouplement. Centrale, durable, telle pourrait d'ailleurs être définie l'inscription des deux textes mentionnés dans l'espace politique et intellectuel des deux îles. Leur réception et leur destinée rappellent combien ils ont institué, au moyen d'une écriture littéraire fabriquée comme un document sur la société, une voie d'appréhension des rapports sociaux, projetée à partir des volontés individuelles qui les animent. Certes, aucun de ces deux textes ne constitue une enquête ethnologique à proprement parler ou une réflexion sur le social à partir des paradigmes de l'anthropologie. *Realengo 18*, chronique journalistique, se veut témoignage ; *Gouverneurs de la rosée* est roman, c'est-à-dire fiction. Le premier est toutefois le produit d'un journalisme singulier et le second n'est pas le fruit du travail d'un romancier ordinaire.

Publié dans le journal *Ahora* entre le 17 et le 24 novembre 1934 sous le titre de « ; *Tierra o Sangre !* » (Terre ou Sang!) – cri de ralliement du collectif de paysans évoqué –, *Realengo 18* est un reportage en série qui porte sur la lutte menée par plusieurs milliers de paysans des montagnes orientales de Cuba pour leur droit à la terre, dans un contexte latifundiste. Pièce-maîtresse de l'œuvre de Pablo de la Torriente Brau – représentant incontournable du journalisme socialement engagé, mais aussi poète-nouvelliste et essayiste politique –,

cette chronique le consacre dans le domaine journalistique. Elle témoigne aussi d'un moment où les récits publiés par la presse font place à l'appréciation des dynamiques sociales, des processus politiques et des événements culturels au profit d'un large lectorat. Augurant de ce que l'on nommera plus tard le journalisme littéraire (ou le nouveau journalisme), le texte se fonde sur un travail d'observation directe et, surtout, engage une articulation originale entre approche empirique des faits sociaux et volonté politique de rendre visible des situations de domination socio-économique que l'ethnologie cubaine d'alors, marquée par la notion de folklore, tendait à occulter. Par son souci descriptif et la place qu'il concède au témoignage, *Realengo 18* est ainsi justifiable d'une lecture anthropologique, par ailleurs appuyée par le fait que dans les années 1920, Torriente Brau avait travaillé pour Fernando Ortiz, qui l'avait sensibilisé à l'enquête ethnographique<sup>76</sup>.

Poète, traducteur, romancier, ethnologue et polémiste féroce, Roumain est quant à lui un acteur-clef du « tournant ethnologique » (Célius, 2005a ; 2005b) qui a lieu en Haïti entre les années 30 et les années 40. Avec son aîné Jean Price-Mars, il contribue à développer et à institutionnaliser la discipline en fondant, en 1941, le Bureau d'ethnologie. Aborder l'histoire de l'anthropologie à partir de cette figure se justifie donc à plus d'un titre. Roumain ne participera cependant pas à une évolution de la discipline qui l'eut peut-être étonné. Il ne connaîtra pas non plus l'immense succès de son dernier roman *Gouverneurs de la rosée*. Paru en décembre 1944, peu après son décès, celui-ci sera lu bien au-delà des frontières d'Haïti. En France, il est publié en 1946 par les Éditeurs Français Réunis<sup>77</sup>. En 1951, il est édité à Buenos Aires. À Cuba, c'est en 1961 que l'Imprimerie nationale nouvellement créée par la Révolution le publie, en confiant le prologue au poète et ami de Roumain, Nicolás Guillén<sup>78</sup>. Racontant le combat d'un Haïtien des campagnes qui, de retour des *zafras* à Cuba, tente de libérer son village de la misère par la solidarité, le texte sera très vite qualifié de « chef-d'œuvre » de la littérature nationale (Alexis, 2003 [1945] : 1475). Il sera aussi lu par d'autres comme un « symbole dans lequel s'allie l'ethnographie à l'art pour prophétiser un meilleur avenir au peuple haïtien » (Price-Mars, 1954 : 22). Bien que le terme d'ethnographie soit à prendre *lato sensu*, *Gouverneurs de*

<sup>76</sup> Ortiz, qui en avait fait son assistant, expliquera que bien après la mort de Torriente Brau, les nombreuses données, fiches de synthèse et « autres papiers » rédigés et collectés par ce dernier lui servaient encore de sources (voir notamment Pérez Valdés, 2014 : 202).

<sup>77</sup> Il paraît aussi en feuilletons dans le quotidien communiste français *L'Humanité* entre les 26-27 janvier et le 12 avril 1947 (Hoffmann, 2014 : 176).

<sup>78</sup> On trouvera une chronologie des traductions de *Gouverneurs de la rosée* dans les *Oeuvres complètes* de Roumain éditées par Hoffmann (2003). Notons qu'aux États-Unis, c'est aussi un ami de Roumain, l'écrivain afro-américain Langston Hugues, qui, avec Will Mercer Cook, alors professeur d'anglais en Haïti, traduira l'ouvrage en 1947 (voir aussi Souffrant, 1977 ; 1978).

*la rosée* peut légitimement être abordé à partir de la manière dont il dépeint et interprète les réalités sociales paysannes d'Haïti.

Les deux ouvrages engagent ainsi des démarches d'écriture qui, à la frontière des genres, peuvent être mises en perspective : leur richesse descriptive, l'attention qu'ils portent au drame de l'être humain, à sa relation à son environnement social, culturel et naturel, leur prise en compte de la dimension non seulement idéologique mais aussi imaginaire, créatrice, de l'action collective, leur confèrent une portée anthropologique originale tant par la forme que par le fond. Dans les deux cas, la notion de peuple – incarnée par les masses paysannes et leur rapport à la terre – et le regard ethnologique apparaissent comme les clés de compréhension de multiples formes d'aliénation sociale et culturelle, tandis que la démarche et les choix d'écriture, traduisant l'engagement des auteurs, sont ceux qui fournissent la distance et les outils qui conviennent à la prise de conscience. Écritures singulières sur l'aspiration à un monde meilleur et sur sa mise en acte narrée du point de vue des acteurs, l'un et l'autre textes appartiennent à un temps où l'essai journalistique et la production littéraire interrogent le social à partir de regards qui se veulent des regards *in situ*, ancrés dans les préoccupations politiques et idéologiques de l'époque.

## D'un nationalisme à l'autre : les années 1930 et 1940

À Cuba comme en Haïti, la situation intellectuelle, politique et économique des décennies 1930-1940 est complexe et très agitée. Du côté haïtien, la résistance (armée, politique et idéologique) à l'occupation du pays par les États-Unis a durablement façonné un nationalisme politique et culturel, à partir duquel s'élabore le travail de reconnaissance d'une spécificité nationale. Dans les cercles urbains qui écrivent et dont Roumain fait très tôt partie, ce nouvel élan nationaliste oriente les réflexions autour d'une redéfinition de ce que serait « l'identité haïtienne ». Celle-ci traverse « l'africanisme » sorti de *Ainsi parla l'oncle* de Jean Price-Mars (1928) et nourrit l'« indigénisme » qui marque la pensée politique et la production littéraire (Roumain, dès son retour d'Europe en 1927, en est un membre spécialement influent<sup>79</sup>). Cette redéfinition imprègne aussi la diffusion de l'ethnologie qui s'opère ensuite.

<sup>79</sup> Il y participe aux côtés notamment de Pierre Marcelin, Christian Beaulieu, Jean F. Brierre, Étienne Charlier, Max Hudicourt, Anthony Lespès, André Liautaud, Félix Morisseau-Leroy. Avec Carl Brouard, Normil G. Sylvain, Daniel Heurtelou, Émile Roumer, Philippe Thobÿ-Marcelin, Antonio Vieux, il fonde en outre *La Revue Indigène*.

À Cuba, des changements en partie comparables sont à l'œuvre, perceptibles dans le tournant qui, au croisement des arts, du politique et de l'ethnologie, a renouvelé certains questionnements sur l'identité cubaine (*lo cubano*, la *cubanía*, la *cubanidad*). Dans le cadre de sa (re)définition, ceux-ci se sont notamment cristallisés autour du thème « afro-cubain » pensé comme l'une des voies « culturelles » à investir afin de résister à l'impérialisme états-unien. En lien à une temporalité politique particulière, ces questionnements revêtent cependant une coloration nouvelle au début des années 1930, alors qu'émerge et se consolide une jeune génération d'intellectuels militants à laquelle appartient Brau. Délaisse la tradition ethnologique telle qu'elle se construit alors en lien à l'« afro-cubanisme » (voir chapitre 4), celle-ci se caractérise en effet par la façon dont, dans une situation d'oppression politique et économique, elle va nouvellement poser la question du national à partir de la « question sociale<sup>80</sup> » et de celle des inégalités.

### *Des intellectuels cubains au cœur de la tourmente « révolutionnaire »*

Les années 1930 constituent une période que l'on qualifie de « révolutionnaire » à Cuba, reconnue généralement comme un temps de mobilisation populaire inédite. Alors que la crise mondiale de 1929 affecte profondément l'île (chômage, exode rural, accentuation de la césure sociale et économique existant entre la Havane et les provinces, notamment de l'Est<sup>81</sup>), Gerardo Machado vient d'être réélu à la Présidence (1928) par le biais d'une modification de la Constitution (Rodríguez, 2013b). Celui que le communiste Mella avait déjà qualifié de « Mussolini tropical » met en place une répression brutale des forces d'opposition, au sein d'un régime marqué par la corruption. Le début de la décennie est dès lors caractérisé par la violence des luttes « anti-machadiques » et par la dite « Révolution de trente<sup>82</sup> » : protestations, soulèvements, attentats se succèdent jusqu'au départ

<sup>80</sup> Formule alors usitée à l'époque (voir par exemple le témoignage de Loló de la Torriente, 2006).

<sup>81</sup> Pour des détails, voir par exemple Pérez de la Riva (2013 [1979] : 84 ; 110-112).

<sup>82</sup> Aussi appelée « Révolution de 33 », celle-ci a parfois été qualifiée de « révolution frustrée » (voir notamment Roa, 1969 – pour d'autres interprétations, voir Rodríguez, 2013a ainsi que l'interview d'Álvarez Martens par Guanche, 2004). Au détriment d'autres événements (par exemple le soulèvement des Indépendants de couleur en 1912), l'historiographie officielle cubaine l'a néanmoins retenue – avec la Guerre des dix ans (1868-1878), la Guerre d'indépendance (1895-1898) et la Révolution de 1959 – comme la troisième des quatre grandes révoltes ayant jalonné l'histoire du pays (voir par exemple Martínez Heredia, 2007 : 2, voir aussi note 12 dans ce chapitre).

de Machado en 1933, puis jusqu'en 1935. Si de tels mouvements proviennent de secteurs de la société d'obédiences politiques très hétérogènes, les groupements ouvriers et étudiants y occupent un rôle essentiel. Aux côtés du jeune poète marxiste et leader étudiant Rubén Martínez Villena (voir chapitre 4) ou du futur sociologue et homme politique Raúl Roa García qui, depuis les années 1920, en appellent à un « assainissement » de la vie publique et au « réveil de la conscience nationale », Torriente Brau est l'une des figures emblématiques de ces protestations.

Au tournant des années 1920-1930, alors qu'il vient de publier ses premiers poèmes et nouvelles, il s'essaie à l'ethnographie<sup>83</sup> et s'engage avec enthousiasme non seulement dans la lutte contre Machado mais aussi, progressivement, dans ce qu'il considère, avec d'autres, comme un nécessaire « projet révolutionnaire ». Le 30 septembre 1930, à La Havane, il participe à la première manifestation étudiante contre le pouvoir, que Machado étouffe dans le sang. Il y est gravement blessé, puis emprisonné, et c'est de la prison qu'en 1931, avec Roa, il fondera (sans pour autant être étudiant) l'*Ala Izquierda Estudiantil* ou Aile gauche étudiante (AIE), nouvelle force d'opposition « anti-machadiste ». Si la période est sombre et convulsive (plusieurs tentatives d'assassinats de Machado se succèdent tandis que sont créés des groupes paramilitaires de répression), elle marque pour cette jeune génération un moment d'effervescence et d'espoir durant lequel, comme dans un point d'orgue, différentes forces d'opposition surgies dans les années 1920 gagnent du terrain ; parmi eux, le Parti communiste subordonné à la III<sup>e</sup> Internationale et la Confédération nationale ouvrière de Cuba (CNOC), organisations dont Torriente Brau est relativement proche<sup>84</sup>, ou, à leurs antipodes, le mouvement de l'ABC<sup>85</sup>. Bien qu'hétéroclites et très divisés, ces mouvements ont en commun leur « anti-machadisme » et

<sup>83</sup> Il signe notamment dans la revue *Archivos del Folklore Cubano* un article atypique portant sur les cris (*cheer*) de supporters sportifs, qu'il a en partie collectés lors des Olympiades interaméricaines de 1930 (Torriente Brau, 1930).

<sup>84</sup> Torriente Brau écrira de temps à autres sous le pseudonyme de Carlos Rojas dans *Bandera Roja*, le journal du PCC, mais n'appartiendra jamais au Parti, tant par méfiance du dogmatisme que parce qu'il doute de façon générale de la « structure morale » des partis politiques (voir à ce sujet ses propos dans sa correspondance de 1935, Torriente Brau, 2004 : 244). La CNOC est détruite en mars 1935 et les syndicats se réorganisent sous le nom de Centrale des travailleurs de Cuba (CTC) en 1939.

<sup>85</sup> Sur les oppositions entre les mouvements étudiants et cette organisation radicale et clandestine considérée comme plus bourgeoise et profasciste, voir par exemple Pérez Sanchez (2013). Parmi les groupes de pression en présence, très divers, on trouve aussi le Directoire étudiant universitaire (dont s'est scindée l'AIE et qui joue un rôle majeur dans ces contestations) autant que des mouvements de vétérans des guerres d'indépendance, des organisations syndicales se réclamant de l'anarchisme, du marxisme indépendant, du trotskysme ou du communisme.

un patriotisme qui se décline sous le jour d'un nationalisme renouvelé et, surtout, d'un anti-impérialisme croissant qui gagne de nombreux secteurs.

Alors qu'en 1934 dans le cadre de la politique états-unienne du « bon voisinage » et peu après le départ de Machado, l'amendement Platt (voir chapitre 2) est aboli, la renégociation du Traité de réciprocité commerciale entre Cuba et les États-Unis ainsi que le renouvellement, la même année, du bail de la base navale de Guantánamo, rendent l'indépendance de Cuba toute relative. Sur le plan économique, la vie du pays, centrée sur la production agricole et sur celle du sucre, reste dominée (il en ira de même dans les années 1940) par les compagnies états-unies qui en détiennent le monopole, parmi elles la *American Sugar Refining Company* ; la *Guantánamo Sugar Company* et l'inégalée *United Fruit Company*, présente dans bien d'autres pays d'Amérique. Éminemment « géophages » (Torriente Brau, 1934), elles possèdent 60% des terres cultivables (Collectif d'auteurs, 1976 : 6-7) et emploient la plupart des paysans de la région orientale ainsi que la main-d'œuvre migrante, notamment haïtienne, qui, par centaines de milliers, affleure à Cuba<sup>86</sup>.

Pour la génération d'intellectuels engagés à laquelle appartient Torriente Brau, la question nationale, repensée en lien non pas tant à des dynamiques culturelles qu'à la souveraineté, est une question cruciale. Sur le plan social et en lien à leur engagement militant, ces intellectuels la pensent dans le cadre d'aspirations socialistes, soit d'un projet de société plus juste et égalitaire, qui s'accommode mal d'une telle situation, rendue plus insoutenable encore par la crise. Se fait ainsi jour l'idée de la nécessité d'une réforme agraire et d'une refonte de la société, malgré les divisions idéologiques relatives aux modalités et stratégies à même de servir ce projet révolutionnaire. Alors qu'un Martínez Villena soutient (dans la droite ligne du PCC alors staliniste) qu'aucune concession ne peut être faite et qu'il faut lutter « classe contre classe », Torriente Brau, évoluant dans une gauche extra-parti, pense plutôt qu'il faut opter, sous le leadership révolutionnaire du prolétariat, pour une alliance « multi-classiste<sup>87</sup> ».

<sup>86</sup> Près de 300 000 travailleurs antillais, en majorité Haïtiens, auraient « voyagé » à Cuba entre 1915 et 1934 (Canton Otaño, 2013 ; Castor, 1988 [1971]) – le phénomène ayant été si développé en Haïti qu'un « service officiel » l'organisait (Dorsinville, 1988 [1972] : 55). Une minorité de ces migrants bénéficiait du statut de *viajeros* (« voyageurs ») payant leur transport en bateau et pouvant, à l'inverse des *codazos* (Pérez de la Riva, 2013 [1979] : 84), s'engager librement – ce sont eux qui, rentrés en Haïti, y seront appelés *viejos*, tel Manuel, le héros de Roumain dans *Gouverneurs de la rosée*. Toutefois, nombre de ces migrants, ne parvenant pas à rembourser leurs dettes de voyage et d'entretien, restèrent finalement à Cuba – leurs descendants (dits *pichones* ou « oisillons » *de haitianos*) étant aujourd'hui parfois identifiables par leurs patronymes.

<sup>87</sup> Voir par exemple Rafuls Pineda (2010a, 2010b) pour une synthèse des lignes de partage stratégiques et idéologiques prônées à l'intérieur et à l'extérieur du PCC par Roa ou Torriente Brau. Sur le socialisme ou le marxisme de Torriente Brau, voir aussi Cairo (2001).

En cette période tumultueuse où l'urgence et la priorité sont à la lutte politique, si les sciences humaines et sociales continuent à s'exercer, c'est donc en revêtant les atours de ce qu'à Cuba, on catégoriserait de nos jours comme relevant de la « pensée socio-politique ». Visible dans la production littéraire d'un Guillén, pour ne citer que lui<sup>88</sup>, cet engagement se fait également sentir dans les textes des revues culturelles de l'époque, telle la *Revista Bimestre Cubana* (où Guillén autant que l'essayiste majeur, et futur directeur du Parti socialiste populaire (ex-PC), Juan Marinello s'illustrent en exposant leurs lectures marxistes de la société cubaine). À leur tour, les sciences sociales s'inscrivent dans un rapport intensifié à la militance et à l'engagement de ceux et celles qui les portent depuis l'intérieur ou l'extérieur de l'île.

À la suite de la manifestation étudiante de 1930, une partie de l'avant-garde intellectuelle, menacée, a en effet quitté Cuba (Suárez Díaz, 2010-2011) alors que Brau, emprisonné, déploie ses talents d'observation pour décrire, analyser et dénoncer les réalités des prisons cubaines. *105 días preso* (1931), son témoignage, est publié par le journal d'opposition *Ahora*<sup>89</sup>, puis, en 1934, il publie *La isla de los 500 asesinatos*. Au même moment, son ami Rúben Martínez Villena prend le chemin de l'URSS. À la suite d'une prise de position virulente quant aux accointances du régime avec les yanquis, Ortiz s'est pour sa part exilé aux États-Unis (1933-1935) et son absence marque la fin des activités de la Société de folklore cubain et de sa revue *Archivos del Folklore Cubano*. Il continuera d'ailleurs de prendre position dans la presse, souvent sous pseudonyme, après son retour en 1933.

Cette année-là, dans une situation sociale critique, Machado, qui perd l'appui des États-Unis, fait face à de nouvelles grèves et à des vagues de protestations continues (Rodríguez, 2013b), qui culminent en août 1933 pour aboutir à son renversement malgré la disparité des forces en présence. S'ouvre alors une période de grande instabilité politique : en 1934, un coup d'État militaire mené par le sergent Fulgencio Batista et soutenu par les États-Unis (Padrón & Betancourt, 2013) renverse l'éphémère « gouvernement des 100 jours », de tendance nationaliste centre-gauche. Soutenu par le Directoire étudiant universitaire, celui-ci avait accédé au pouvoir après un premier gouvernement non moins éphémère et porté un certain vent d'espoir. L'heure est donc à nouveau aux attentats, aux enlèvements, aux

<sup>88</sup> Son recueil de poèmes *West Indies Ltd.*, qui dénonce les réalités d'un prolétariat industriel et paysan opprimé et l'impérialisme nord-américain, est publié en 1934 (le titre de l'ouvrage étant un clin d'œil au nom des compagnies latifundistes états-uniennes).

<sup>89</sup> Fondé de manière coopérative au début de l'année 1931, le journal havanais *Ahora* fut rapidement fermé la même année par les forces gouvernementales de Machado. Rouvert en octobre 1933, il sera définitivement fermé en mars 1935 (voir notamment Depestre Catony, 2016 : 10 ; Hernández Otero, 2001 : XXVI-XXXV).

affrontements de rue (Vásquez Muñoz, 2014 : 78), mais aussi aux protestations ouvrières et aux révoltes paysannes qui n'ont cessé de se multiplier depuis la fin 1933.

Alors que la production sucrière reprend (elle augmentera afin d'approvisionner les États-Unis engagés dans la Seconde Guerre mondiale<sup>90</sup>), des révoltes éclatent en effet dans tout le pays, en particulier dans l'*Oriente*, principale région où est cultivée la canne à sucre. Les représentants locaux des capitaux étrangers, malgré leur immense influence politique (Zanetti, 2003) et les importantes organisations qu'ils sont aussi parvenus à former parmi les travailleurs, ne peuvent entièrement endiguer ces mouvements, dus à la misère des paysans et du prolétariat de campagnes<sup>91</sup>.

À Mabay, centrale sucrière, s'implante le premier soviet ouvrier de l'île (une trentaine d'autres suivront). À Venta de Casanovas, les paysans s'emparent des anciennes terres « royales<sup>92</sup> ». Ces luttes trouveront l'une de leurs expressions exemplaires dans celles du Realengo 18, emblématiques de la confrontation révolutionnaire contre le pouvoir dans les campagnes de l'*Oriente* en cette année 1934. Alors qu'il a connu l'exil en 1933<sup>93</sup>, Torriente Brau regagne en effet Cuba au mois de janvier de cette année et reprend sa meilleure arme – la plume – en intégrant le journal *Ahora* dans lequel il a déjà publié. C'est dans les colonnes de cette publication contestataire qu'il fait part de son intention de documenter *in vivo* l'un de ces importants mouvements de révolte qui a surgi dans l'Est rural, ce, dans une note de presse du 13 novembre 1934 intitulée : « La seule chose que nous revendiquons, c'est qu'on ne nous arrache pas notre patrimoine : la terre, dit-on au Realengo 18 ».

Pour Torriente Brau, qui voit dans ce mouvement l'un des « prélude[s] de la révolution agraire » qu'il appelle de ses vœux, mais aussi le moment d'une possible convergence des luttes encore à construire, rendre visible et documenter le combat de ces innombrables hommes et femmes prêts à se soulever contre une bourgeoisie qui veut les exproprier, contre un État qui semble les abandonner et contre les compagnies étrangères qui tentent de les spolier, c'est faire tout à la fois œuvre de journaliste, d'historien, de témoin et de militant. Cela n'ôte pourtant rien à la prudence, l'empirie et l'objectivité avec lesquelles il procède dans le reportage afin non seulement de

<sup>90</sup> Au sortir de celle-ci, Cuba assurera même près de 20% de la production mondiale.

<sup>91</sup> Comme le rappelle par exemple Vincenot (2016 : 485) : « alors qu'en 1929 [avant la crise], l'ensemble des revenus perçus par les ouvriers agricoles s'élevait à 22 millions de pesos, en 1933, il était tombé à 3 millions à peine. Le nombre de bouches à nourrir restait pourtant le même ».

<sup>92</sup> C'est de ce terme (« *real* » en espagnol) que provient celui de Realengo (voir aussi note 3 dans ce chapitre).

<sup>93</sup> À sa libération de prison, Torriente Brau est déporté vers l'Espagne mais, recourant à sa double nationalité (portoricaine), il parvient à profiter d'une escale pour rester aux États-Unis.

donner visages et voix à ceux que personne ne semble alors écouter avec attention, mais aussi de questionner l'inégalité socio-économique, la notion de « peuple » et, avec elle, celle d'« État républicain ».

### *Entre exils et retours : guerre d'Espagne et afro-cubanisme*

En mars 1935, une autre grève révolutionnaire se déclenche à Cuba, qui ne parvient pas à renverser le pouvoir en place. Cette insurrection avortée, qui, de l'avis de nombreux historiens, met fin à la « Révolution de trente », accentue la désunion des mouvements révolutionnaires et facilite leur répression, provoquant une nouvelle vague d'exils. Avec sa jeune épouse, la future écrivaine Teresa Casuso, Torriente Brau repart pour New York tandis qu'au Mexique, s'exilent notamment l'essayiste et future ethnologue, Calixta Guiteras Holmes – militante dont le frère Antonio, communiste et ex-ministre du « gouvernement des 100 jours », a été assassiné –, la journaliste et essayiste Loló de la Torriente, cousine de Pablo, ou encore l'anthropologue et géographe Jorge A. Vivó. Avec eux, s'éloigne de la scène cubaine une jeune génération qui avait nouvellement investi une réflexion sur la « question sociale » et poursuivra plus tard une carrière de recherche engagée au Mexique<sup>94</sup>.

Des États-Unis, Torriente Brau continue quant à lui à militer, développe son internationalisme (il se rapproche notamment du mouvement révolutionnaire portoricain) et mûrit avec le style et l'humour légendaire qui sont les siens, y compris en politique (Serra, 2006), sa réflexion sur les conditions d'une possible union par-delà les dissensions. Il rédige à ce sujet un essai épistolaire adressé en 1936 à Roa, également exilé, qui le fera publier de façon posthume sous le titre d'*Algèbre et politique* (1968). Véritable diagnostic proposant de repenser les problèmes de l'alliance politique et révolutionnaire à partir de trois « équations mathématiques » *a priori* loufoques, Torriente Brau y exprime sans équivoque ses positions sur la nécessité de faire front commun pour le triomphe d'une insurrection émancipatrice pour le pays.

À Cuba, le second lustre des années 1930 voit néanmoins se succéder des gouvernements instables dirigés depuis l'ambassade des États-Unis (voir

<sup>94</sup> Interlocuteur officiel de Moscou pour la région, rappelons que le Mexique de Lázaro Cárdenas (1934-1940) poursuit alors le programme de répartition des terres initié avec la Révolution de 1910, nationalise ses entreprises pétrolières, glorifie par l'art le combat des masses et des paysans, et accueille de nombreux réfugiés politiques (dont le plus célèbre, Léon Trotsky, arrive en 1937 et y sera assassiné en 1940). Avec l'URSS, c'est par ailleurs le seul pays à soutenir officiellement les forces républicaines contre l'armée de Franco durant la guerre d'Espagne.



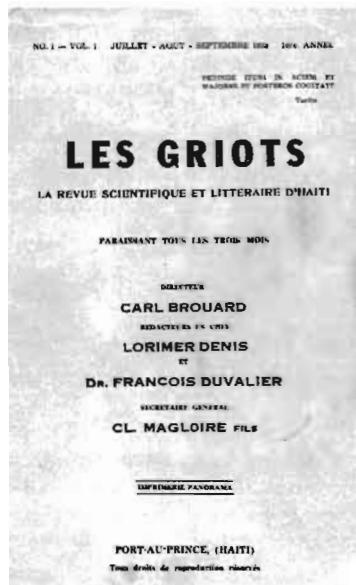
*Bohío* [maison paysanne cubaine], Walker Evans, 1933  
© Walker Evans Archive, *The Metropolitan Museum of Art*



*El amo y sus perros guardianes* [Le maître et ses chiens de garde], Marcelo Pogolotti, 1931  
© Museo Nacional de Bellas Artes, Cuba



Couverture du n° 201 de la revue hebdomadaire *Regards* [Paris], 18 novembre 1937 (Photo de Pierre Verger) [Dans ce volume, Jacques Roumain publie son récit « La tragédie haïtienne », consacré au massacre de 1937]



*Les Griots. La revue scientifique et littéraire d'Haïti*  
(Couverture du n° 1 - vol. 1 - 1<sup>re</sup> année, Port-au-Prince, juillet-septembre 1938)

notamment Le Riverend, 1971), dessinant en apparence un nouvel ordre démocratique porté par les mouvements antifascistes et antinazis. Sur le plan intellectuel, la montée du nazisme et du fascisme préoccupent considérablement les penseurs nationaux<sup>95</sup>. Dans un contexte où de nouveaux migrants affluent de différentes régions et où perdure un racisme violent envers les Noirs, dont les Haïtiens présents dans l'est de l'île sont aussi les premières victimes<sup>96</sup>, ces inquiétudes rendent en partie compte des réflexions que certains intellectuels mènent alors sur la « cubanité », tel Ortiz (1973 [1940] ; 2011 [1940]) qui s'intéresse à ses « facteurs humains », propose ses fameuses notions de « transculturation » et d'*ajaco* (voir chapitre 6) et concentre son engagement sur la lutte contre le racisme et les préjugés dont font encore l'objet les adeptes des religions « afro-cubaines » (Ortiz, 1942 ; 1946). Avec éloquence, il relèvera ainsi, lors d'une célèbre conférence où il invite des tambourinaires de ces cultes à se produire au prestigieux théâtre CampoAmor, combien ceux-ci sont aussi des citoyens conscients « de leurs devoirs civiques de culture, de tolérance et de cubanité » (Ortiz, 1995 [1937] : 82).

De son côté, Pablo de la Torriente Brau est vivement interpellé par la guerre qui éclate en 1936 en Espagne, métropole à laquelle Cuba demeure attachée. Tel sera le cas d'autres intellectuels après lui, parmi lesquels Alejo Carpentier, Juan Marinello ou Nicolás Guillén qui apporteront leur soutien public aux républicains espagnols lors du II<sup>e</sup> Congrès des écrivains pour la défense de la culture en 1937 (Requena Gallego, 2004). Comme pour le millier de Cubains qui s'engagera ensuite sur le front, pour Torriente Brau, se jouent là l'avenir du monde et celui de Cuba et c'est sans vaciller qu'afin de documenter cette lutte auprès de larges lectorats des Amériques, il rejoint très tôt les forces républicaines en tant que journaliste. Sur place, il prendra finalement les armes et trouvera la mort au combat en décembre 1936, venant rejoindre les rangs des icônes révolutionnaires de cette génération cubaine, disparues en pleine jeunesse.

À cette époque, plusieurs artistes et intellectuels cubains vivant en Europe commencent quant à eux à regagner l'île, à l'approche de la Seconde Guerre. Parmi eux, Alejo Carpentier, la future ethnologue Lydia Cabrera qui, se situant aux antipodes de ces combats de gauche, vient de publier ses

<sup>95</sup> D'importantes manifestations antisémites auront d'ailleurs lieu à La Havane en 1939, en lien à la tristement célèbre arrivée du paquebot *Saint-Louis*, chargé de Juifs européens fuyant le nazisme et qui se virent refuser tout accueil à La Havane (voir notamment Miller & Ogilvie 2006).

<sup>96</sup> Associés à un imaginaire négatif, parfois accusés d'être responsables du chômage des Cubains, les travailleurs haïtiens sont en effet régulièrement attaqués et stigmatisés par la presse de l'époque, en particulier par le biais de leurs potentielles pratiques *vodou* (voir par exemple Pérez de la Riva, 2013 [1979] : 101-107).

*Contes nègres de Cuba* (1936) à Paris où le peintre Wifredo Lam, qui s'est battu en Espagne. Avec eux et d'autres, la fin de la décennie 1930 voit se réaffirmer le « tournant afro-cubain » initié dans les années 1920. Tandis qu'en 1936, Ortiz a fondé l'Institut hispano-américain de culture et sa revue *Ultra*, il crée également en 1937 la Société d'études afro-cubaines et sa revue *Estudios Afrocubanos* qui publie les textes d'une génération montante d'ethnologues, parmi lesquels ceux du militant communiste et ethnographe Rómulo Lachatañeré (1939).

Sur le plan politique, deux événements marquants inaugureront ces années. Le premier consiste en l'approbation de la nouvelle Constitution de 1940, de tendance social-démocrate : intégrant des propositions sociales progressistes issues des luttes des années précédentes, elle deviendra, de l'avis des historiens cubains, « la plus avancée de son temps en Amérique latine<sup>97</sup> » (Álvarez Martens, citée par Guanche, 2004: 18, voir aussi Suárez, 2011). Le second réside dans l'élection à la présidence de la république de Fulgencio Batista (1940-1944), éminence grise du pouvoir depuis 1934 (voir Jiménez Soler, 2006 : 64-74) et qui, en 1938, légalise à nouveau le PC avec lequel il passe une alliance stratégique. Batista s'attache aussi à développer le tourisme international, contribuant alors activement à installer la mafia américaine à Cuba par le développement de l'industrie du jeu et des hôtels. Malgré une tentative de coup d'État début 1940, il se maintiendra à la tête du pays jusqu'à ce que lui succèdent, par les élections régulières de 1944, le parti des Authentiques<sup>98</sup> et Ramón Grau San Martín (1944-1948), l'un de ses fondateurs.

### *La lutte et ses couleurs : divisions sociales et politiques en Haïti*

Du côté haïtien, les années 1930 constituent de même une période de transition difficile dans un contexte de crise de l'économie locale et mondiale. En 1929, des émeutes éclatent en divers endroits du pays et de violents affrontements ont notamment lieu entre paysans et forces d'occupation américaines. Dans la capitale, la « grève de Damien » survenue en octobre 1929 (voir chapitre 4) s'ajoute à de nombreuses autres et s'étend pour prendre la forme d'une contestation générale contre le pouvoir (Corvington,

<sup>97</sup> Ce texte octroyait le droit de vote aux femmes, rendait l'école obligatoire, garantissait la liberté syndicale ou rendait la discrimination raciale illégale. Il supprimait également les *latifundios* et les monopoles économiques privés. Il ne fut cependant jamais accompagné de l'appareil législatif qui aurait permis de le rendre pleinement effectif.

<sup>98</sup> De son nom complet « Parti révolutionnaire cubain authentique », le parti des Authentiques, né en 1934, deviendra l'une des plus importantes forces politiques des deux décennies suivantes.

1987 ; Hector, 2017). Parallèlement, les campagnes se révoltent. Les événements de Marchaterre, en décembre de la même année, au cours desquels des paysans sont fusillés par des *marines*, alors qu'ils protestent contre les taxes sur l'alcool et le tabac, vont déclencher la colère de tous et c'est dans ce contexte que la Commission Forbes est mise en place en vue de la désoccupation du pays. La Ligue de la jeunesse patriote, que Roumain a fondée en 1928 avec Georges Petit (directeur du journal *Le Petit Impartial*), l'Union patriotique<sup>99</sup> ainsi que d'autres groupements d'opposition prennent part à l'organisation de cette désoccupation et à l'« haïtiannisation » progressive du pays. Au début de 1930, le président Louis Borno (1922-1930) se retire ainsi du pouvoir et la constitution d'une Assemblée nationale, à laquelle Roumain et Price-Mars participent, permet des élections et l'arrivée au pouvoir de nombreux nationalistes. À la fin de l'année, Sténio Vincent (1930-1941) est élu à la tête du pays<sup>100</sup>. Mais, la présence des nationalistes au pouvoir, qui est apparue comme un nouvel espoir pour la nation bientôt libérée, ne peut empêcher les dérives du régime. Rapidement, le président Vincent va éliminer toute opposition ; comme son prédécesseur, il emprisonne ses opposants, qu'ils soient parlementaires, juristes ou journalistes. Roumain sera lui-même victime de telles persécutions<sup>101</sup>. Entre 1929 et 1936, il sera emprisonné à plusieurs reprises, accusé de délit de presses, d'activités subversives, de conspiration contre l'État et de complot avec l'étranger lorsqu'il fonde le Parti communiste haïtien en 1934 (voir aussi Nicholls, 1975 : 661-662, 668 ; Hoffmann, 2003 : 1207-1217), puis sera contraint à l'exil en 1937.

Dans le contexte des années 1930, la blessure de toute une génération, parfois appelée « génération de l'Occupation » ou « génération de la honte », à laquelle Roumain appartient, nourrit en effet un patriotisme partagé. Au fil des années, on assiste d'ailleurs à une radicalisation du nationalisme porté par une généralisation des luttes anti-impérialistes et par le pouvoir, malgré l'ambiguïté contenue dans la proximité/distance vis-à-vis de la puissance américaine. Le patriotisme s'exprime néanmoins

<sup>99</sup> Principale organisation nationaliste créée au début de l'occupation américaine (voir chapitre 4), à laquelle appartient notamment Joseph Jolibois Fils, figure incontournable de la dynamique politique de cette époque ainsi que de l'organisation des ouvriers et de la lutte contre l'occupation américaine. Avec la Ligue de la jeunesse patriote et sept autres ligues politiques, l'Union patriotique fera partie du Comité fédératif des groupements de l'opposition que Georges N. Léger représente devant la Commission Forbes en mars 1930 (Duvivier, 2015 [1987-1988] : 70-71).

<sup>100</sup> Il succède à Eugène Roy qui a été élu, en mars, président provisoire. Price-Mars et Roumain assistent à ce moment Etzer Vilaire qui préside l'Assemblée des 34 délégués d'arrondissement qui élit ensuite le président Sténio Vincent (Duvivier, 2015).

<sup>101</sup> Il en est de même pour Max Hudicourt, qui fonde en 1931 l'organisation connue sous le nom Réaction démocratique (Hector, 2017 ; M. Smith, 2009).

différemment selon l'appartenance des uns à une bourgeoisie urbaine, des autres à un « prolétariat » des faubourgs de la ville et de la campagne. À cet égard, comme l'écrit l'homme politique et essayiste Roger Dorsinville, on ne peut « apprécier l'œuvre de Roumain, ses limites, formelles peut-être, mais aussi son immense générosité conceptuelle, qu'en ayant retenu que, dans une société de classes strictes, c'est l'œuvre littéraire et scientifique du fils extravasé d'une famille bourgeoise solidement établie dans sa séparation avec la piétaille nègre » (1981 : 17<sup>102</sup>). En effet, si le contexte divise, il contribue pourtant à ce qu'émerge une nouvelle réflexion sur la « question nationale », portée par de jeunes intellectuels et militants, issus, pour leur majorité, des secteurs privilégiés et « mulâtres », comme Roumain. La reformulation de cette « question » est en cours, qui cherche à dépasser le cloisonnement existant entre une élite politique, une élite littéraire, toutes deux de taille éminemment restreinte, et un peuple, en particulier des masses paysannes et/ou prolétaires, dont les conditions de vie sont déplorables. Elle permet qu'un nouvel élan soit donné à une pensée nationaliste socialiste qui se démarque des courants antérieurs (Hector, 2017).

Sur le plan intellectuel et en termes de « (re-)définition de l'identité nationale », pour une partie de la minorité qui entend défendre la nouvelle orientation nationaliste, l'intérêt pour la « part africaine » que les traditions populaires auraient conservée, retient, comme à Cuba, une grande partie de l'attention – c'est même l'époque où le terme plus tard tombé en désuétude d'« afro-haïtien » est de mise chez certains<sup>103</sup>. Déjà manifesté dans des travaux antérieurs, notamment ceux de Justin Chrysostome Dorsainvil, d'Arthur Holly et de Jean Price-Mars (voir chapitres 3, 4 et 6), cet intérêt concentré sur l'africanité du peuple – en particulier sur le *vodou* – replace aussi la question de la couleur, structurante en Haïti, au centre de la réflexion. Au début des années 1930, elle prend notamment un nouveau relief que le groupe des *Griots*, formé en 1932 par des représentants d'une classe moyenne noire en devenir, pose bientôt sous l'angle d'une différence indépassable entre « Noirs » et « non-Noirs ». Constitués par ceux que l'on a nommé les « trois D », Louis Diaquoi, Lorimer Denis et François Duvalier, eux-mêmes inscrits dans les réseaux de l'ethnologie, « Les Griots » produisent les écrits les plus virulents à cet égard, de ce qui se veut être un « contre-racisme » (Labelle, 2015 [1988]). Dans ce contexte, si la production intellectuelle, encore fortement influencée par l'indigénisme, vient réaffirmer une spécificité culturelle locale, il faut « signaler qu'une littérature de

<sup>102</sup> Voir aussi à ce propos le prologue de Guillén (1961) à l'édition cubaine de *Gouverneurs de la Rosée*.

<sup>103</sup> On le retrouve ainsi sous la plume de Roumain (1943a : 35) qui l'utilise pour désigner l'univers des cultes *vodou* (au Bureau d'ethnologie, la section muséale consacrée au *vodou* est aussi nommée « section d'ethnographie afro-haïtienne »).

combat en faveur des masses opprimées, un effort d'approche à la fois objectif et lyrique surgit dans l'euphorie des mensonges » (Dominique, 1988 : 25). Certes, la question de la couleur est déjà au cœur des divisions politiques, intellectuelles et idéologiques ; « mulâtrisme » et « noirisme » sont connus et participent à la reproduction des rapports entre ceux qui défendent ces deux positions, parfois au prix de contradictions servant des intérêts plus que des idées (Labelle, 2015 [1988]). Toutefois, avec le mouvement noiriste qui se forme, elle va progressivement occuper toute la scène politique (Nicholls, 1975).

Les oppositions autour de la « question nationale » imprègnent donc les réflexions : dans un cas, elle est saisie sous l'angle « racial » et condensée dans les divisions entre l'« élite mulâtre » et la « classe des noirs », majoritaire et marginalisée, et, dans l'autre cas, elle apparaît sous l'angle « social » et se décline dans une lutte des classes à mener. Cette dernière approche, qui entend dépasser l'appréhension de la société sur un mode dualiste, est au cœur de la pensée socialiste. Roumain la porte et son *Analyse Schématique 1932-1934* est un manifeste communiste (qui jette les fondements du PCH) mais aussi un « véritable discours de la méthode » pour une autre analyse de la société (Dorsinville, 1981 ; Hector, 2017). Dans cet essai écrit avec Christian Beaulieu et la participation d'Étienne Charlier, il entend montrer que la nouvelle orientation nationale, dans sa lutte contre l'impérialisme et le capitalisme, doit inclure les revendications de toutes les couches sociales du pays. Il plaide pour un « front unique du prolétariat sans distinction de couleur » (1934 : 5), y compris du secteur jusque-là oublié du « prolétariat paysan<sup>104</sup> ». « La couleur n'est rien, la classe est tout », tel est le fameux mot d'ordre du parti que fonde Roumain. Dès lors, sont intégrés au combat ceux que l'on appelle les habitants du « pays en dehors » (*peyi andeyo*), expression qui désigne non seulement l'arrière-pays géographique mais aussi cette majorité silencieuse qui s'est construite « en dehors » de « la ville<sup>105</sup> », en dehors de l'État et dont l'histoire engagerait une « culture du marronnage » (Barthélémy, 1989). À ce moment, il faut le rappeler, le pays connaît une migration importante à destination de la République dominicaine et de Cuba, où s'exporte la force de travail haïtienne – situation dont *Realengo 18* autant que *Gouverneurs de la rosée* se font l'écho.

En Haïti en effet, la constitution progressive d'une nouvelle « classe », autour d'un projet qui garantit un contre-racisme inscrit dans une vision

<sup>104</sup> Comme il le qualifie dans une lettre à Tristan Rémy de 1932, citée par Fowler (1980 : 140-141).

<sup>105</sup> Notons – et c'est une différence majeure bien sûr – que si à Cuba, un quart de la population environ réside à La Havane et dans ses environs au début des années 1940, Haïti constitue, à l'inverse, un pays majoritairement rural, dont les cercles port-au-princiens ne sont guère représentatifs.

« anti-marxiste », n'a pas permis une transformation profonde des conditions de vie de la « majorité noire », qui peuple les campagnes et les faubourgs des villes. Sur le plan économique, et comme à Cuba, la politique agricole favorise encore grandement les intérêts étrangers et notamment les intérêts américains, y compris après 1934 et le départ des troupes états-unies. Avec le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale, Haïti est par ailleurs déclarée « zone stratégique » par le président Lescot, qui s'attribue les pleins pouvoirs en suspendant les garanties constitutionnelles et conclut un accord en 1941 pour que la production du pays soutienne les efforts de guerre des États-Unis<sup>106</sup>. C'est dans ce cadre que de nouvelles compagnies s'implantent ; l'exemple de la SHADA (Société haïtienne-américaine de développement agricole) qui introduit, au détriment des cultures vivrières, des plantations de sisal et de caoutchouc, est, à cet égard, paradigmique<sup>107</sup>. La structure de l'économie, déjà très fragilisée, se modifie profondément ; alors que la production agricole assurait, jusque-là, la subsistance de ses habitants, les petits producteurs se voient chassés de leurs terres. Roumain en est particulièrement conscient. Toujours plus appauvris, des milliers d'habitants des campagnes, hier héros de la lutte contre l'occupant, fuient vers la République dominicaine et Cuba. Le massacre de 1937 dont sont victimes des milliers de compatriotes le long de la frontière haïtiano-dominicaine, et que Roumain évoque dans « La tragédie haïtienne<sup>108</sup> », ne freine pas les départs. La « loi des 50% » votée dès 1933 à Cuba<sup>109</sup>, et dont Torriente Brau épingle le « chauvinisme stupide » dans *Realengo 18*, n'y était pas davantage parvenue.

<sup>106</sup> Haïti et Cuba déclarent la guerre à l'Allemagne et au Japon en 1941 (après l'attaque de Pearl Harbor), et constitueront avant tout une base arrière pour les forces américaines (attentats, sabotages et guerre d'espionnage prendront néanmoins place à Cuba).

<sup>107</sup> Il sera d'ailleurs amplement relayé par le quotidien d'opposition *La Nation*.

<sup>108</sup> Dans ce texte, Roumain dénonce ce massacre ordonné par le dictateur dominicain Leonidas Trujillo, aidé du silence complice du président Vincent, « l'organisateur de la misère des masses » et signale que les « Gouverneurs de la rosée » – selon le titre qu'ils se décernent, rappelle-t-il (*mèt lawose* en créole) – sont les victimes d'une « traite des nègres déguisée ». C'est d'ailleurs la première fois que Roumain emploie l'expression dans un texte publié (il l'avait fait dans un conte de 1936 néanmoins resté inédit jusqu'en 2003 puis la reprendra en 1938 dans un « Récit haïtien », que l'on peut considérer comme une forme d'ébauche de l'ouvrage, voir Hoffmann, 2003 : 244-421).

<sup>109</sup> Obligeant tout employeur à embaucher au moins 50% de travailleurs nationaux, cette loi était accompagnée d'un décret stipulant le renvoi obligatoire dans leurs pays de « tous les étrangers sans emploi et sans ressources » (le Parti communiste et les organisations ouvrières s'y opposaient au nom de l'internationalisme prolétarien). Elle touchait directement les Jamaïcains et les nombreux Haïtiens partant travailler dans les champs de canne cubains de l'Est. Rendus expulsables, certains se cachèrent dans les montagnes, mais 8000 d'entre eux, parmi lesquels des grévistes actifs, tel Manuel, le héros de Roumain, se joignirent au mouvement révolutionnaire cubain et aux protestations de 1933, payant parfois « le prix du sang » (Pérez de la Riva, 2013 [1979] : 110). Dénoncés par leurs administrateurs, beaucoup furent renvoyés en Haïti en 1935 (*op. cit.* : 113-118).

Aussi, loin des représentations fantasmées et idéalisées d'une paysannerie incarnant tout à la fois une forme d'authenticité haïtienne paisible et magnifiée et un repoussoir, Roumain sait que les cultivateurs sont désormais expropriés, obligés de vendre leur force de travail aux compagnies américaines ou contraints de partir travailler à l'étranger. Jusque dans sa production romanesque, il donne alors à penser autrement ce monde rural condensant les représentations des différences géographiques, culturelles, sociales, économiques et politiques entre un « extérieur » et un « intérieur » au sein de la nation. S'adressant aux cercles lettrés de Port-au-Prince, ignorant des réalités de ces campagnes et parfois enclins à célébrer les « délices de la vie rustique<sup>110</sup> », il y a entre son premier « récit paysan », ainsi qu'il le qualifie lui-même, *La Montagne ensorcelée* (1931a) et le second, *Gouverneurs de la rosée*, ce que Roger Gaillard appelle « une vision plus profonde du monde, celle qui s'enrichit de la dimension sociale, de la dimension politique » (1965 : 14).

La fin des années 1930 marque ainsi un tournant politique exemplaire par les contradictions qu'il porte. Tandis que 1934 institue, on l'a dit, le départ des forces américaines – le président Vincent parle, dans une adresse à la nation, de « l'année de la seconde Indépendance » du pays (cité par Smith, 2009) –, la gauche se structure et, avec elle, émerge un ensemble de revendications politiques nouvelles. Dans les mois qui suivent la publication d'*Analyse Schématique*, Roumain est pourtant à nouveau emprisonné<sup>111</sup> et en 1936, un décret-loi interdit toutes les activités dites communistes. Parallèlement, la représentation d'une « personnalité collective noire » incarnant le peuple d'Haïti, accompagnée d'une conception selon laquelle seuls des dirigeants noirs sont aptes à garantir le pouvoir national, se diffuse à un moment où l'ethnologie s'institutionnalise – à partir de 1941 – et sert parfois d'appui à une telle pensée. Ces divisions revêtent une acuité particulière alors que le président Élie Lescot est installé au pouvoir (1941-1946), période qui coïncidera avec le retour de Roumain qui, lui, a successivement séjourné aux États-Unis et à Cuba.

<sup>110</sup> Price-Mars (1928) n'est pas étranger à la fabrication de cette image (Dash, 2011b).

<sup>111</sup> La nouvelle fait grand bruit ; un « Comité pour la Libération de Jacques Roumain » est notamment formé aux États-Unis à l'appel du poète Langston Hugues, que Roumain a rencontré en 1931 en Haïti. Hugues est aussi celui qui traduit le poème de Roumain « Quand bat le tam-tam » qu'il propose à Nancy Cunard pour sa *Negro Anthology* (1934) dans laquelle figure également un texte de Guillén (Hoffmann, 2014 : 176-177).

## *La polarisation des sciences de l'homme et de la politique*

Rapidement accusé de « mulâtriser » (Charlier, 1946 cité par Nicholls, 1980 et Labelle 2015 [1988]) les fonctions administratives et celles d'État, Lescot est fortement contesté. La question acquiert une portée populaire qui s'amplifie lorsqu'est lancée une nouvelle « campagne anti-superstitieuse » (1940-1942)<sup>112</sup>. À l'initiative de l'Église catholique, cette violente campagne, débutée sous le gouvernement de Vincent, touchera tous les secteurs : politiques, sociaux et intellectuels. À cette occasion, Roumain, alors directeur du Bureau d'ethnologie qu'il a créé l'année précédente<sup>113</sup>, prend position : en mars 1942, il publie « À propos de la campagne “anti-superstitieuse” » et s'engage dans une vive polémique avec un des membres du clergé catholique, le Père Foisset<sup>114</sup>. Si Roumain rappelle la nécessité non d'une campagne « anti-superstitieuse » mais d'une campagne « anti-misère » (2003 : 751) – position qu'il fait partager à son protagoniste Manuel dans *Gouverneurs de la rosée* –, le Père Foisset indique à Roumain que les limites de sa pensée tiennent à son « évolutionnisme linéaire ». Marquante, cinglante, la réplique de Roumain insiste alors sur l'irréductibilité de l'opposition de la conception métaphysique de l'un et du matérialisme didactique de l'autre<sup>115</sup>. La dimension manifestement politique de la polémique prend le ton de l'accusation sur d'autres formes de l'engagement politique et intellectuel. En cela, elle pose aussi la question des divisions politiques et épistémologiques autour du savoir des sciences de l'homme.

Comme le soulignent notamment Hoffmann (2003) et d'Ans (2003), les importantes divergences entre l'École d'anthropologie de Paris et l'Institut d'ethnologie de Paris, fréquentés par de nombreux intellectuels haïtiens, se sont déplacées en Haïti. À cet égard, Roumain a déjà pris clairement et publiquement position. Il le rappelle d'ailleurs au Père Foisset, comme il l'avait

<sup>112</sup> Il s'agit de la troisième campagne éponyme, encore connue sous le nom de « campagne de rejetés » ou Renonce (sur les précédentes, voir chapitre 3).

<sup>113</sup> Rappelons que la fondation du Bureau d'ethnologie avait aussi pour objectif de sauver certains objets *vodou*.

<sup>114</sup> Le texte de Roumain émane d'une série de trois articles intitulée « Sur les superstitions » et publiée dans *Le Nouvelliste* en date des 11, 13 et 18 mars 1942. Sur cette campagne et pour une analyse de la polémique évoquée, on lira d'Ans (2003). Le texte de Roumain, rédigé en français, est suivi de sa traduction en espagnol, sous le titre *Las Supersticiones*. Comme le souligne d'Ans, il était sans doute destiné à être lu en République dominicaine et à Cuba, où la stigmatisation des pratiques *vodou* étaient très fortes.

<sup>115</sup> Voir les six articles parus dans *Le Nouvelliste* entre le 30 mars et le 24 avril 1942 sous le titre « Réplique au R. P. Foisset » puis neuf articles parus entre le 25 juin et le 31 juillet 1942 dans le même journal sous le titre « Réplique finale au R. P. Foisset ». Le Père Foisset publie, quant à lui, dans le quotidien catholique *La Phalange* entre le 25 février et le 18 juin 1942.

fait quelques mois plus tôt à l'adresse de Kléber Georges-Jacob, autre figure majeure de l'ethnologie de cette période, qui s'était félicité qu'en tant qu'ancien membre de l'École d'anthropologie de Paris, Roumain ait été nommé directeur du Bureau d'ethnologie. Roumain avait su préciser (et corriger) qu'il avait été – lors de son séjour à Paris entre 1937 et 1939 – élève de l'Institut d'ethnologie de Paris, de l'Institut de paléontologie, de l'École pratique des hautes études, collaborateur du Musée de l'Homme et membre de la Société des américanistes. Distance est ainsi prise avec l'École d'anthropologie de Paris, de laquelle se réclameront en revanche Lorimer Denis et François Duvalier<sup>116</sup> (Labelle, 1988 : 137 ; d'Ans, 2003 : 1385).

En plaçant les deux positions à la lumière des enjeux politiques qu'elles contiennent, Roumain rappelle son engagement marxiste tandis qu'il laisse entendre la collusion de la hiérarchie de l'Église et du régime français de Vichy (d'Ans, 2003), à partir des divisions qui se dessinent au sein des sciences de l'Homme dans une Europe en guerre<sup>117</sup>. La collision de positions entre, d'un côté, l'héritage de la pensée historico-culturelle allemande du Père Schmidt – cité par le Père Foisset qui, comme d'autres ethnologues haïtiens, se réfère aussi aux travaux de Georges Montandon – auquel se rattachent des penseurs de la droite catholique proche du régime de collaboration de Vichy et, de l'autre, l'école française portée par Marcel Mauss et Paul Rivet, permet à Roumain de rappeler sa position dans le paysage haïtien de l'anthropologie de la fin des années 1940. Comme le constate l'écrivain René Depestre :

« Dans ces années 40, tout se passe comme si Jacques Roumain avait le pressentiment qu'aussitôt disparu de la scène, un folklorisme d'État, à hauteur de tonton macoute, ferait militairement main basse sur le savoir ethnologique, afin de dévoyer la connaissance des fondements de l'identité haïtienne vers la négritude totale ou “intégrisme noir” à la Papa Doc » (2003 : XXXVII).

Les années 1940 institueront en effet une scène pour d'autres divisions politiques et intellectuelles au sein des forces progressistes. Ce que certains

<sup>116</sup> Lorimer Denis et François Duvalier se placent aussi sous l'autorité de Louis Marin (Oriol, Viaud & Aubourg, 1952). Quant à son courrier à Kléber Georges-Jacob, auteur d'un ouvrage intitulé *L'ethnie haïtienne* (1941) et théoricien du « noirisme », Roumain précise que « cette rectification n'a qu'un but : établir que le président de la République, certainement soucieux d'une organisation scientifique des recherches ethnologiques n'aurait pu faire appel à moi, si je n'avais fait que suivre des cours à l'École d'Anthropologie de Paris » (« Une lettre de notre ami Jacques Roumain à notre collaborateur Kleber Jacob », *Le Matin*, 23 octobre 1941).

<sup>117</sup> Sur ces divisions, voir également Conklin (2015 [2013]). Voir aussi les précisions apportées par Laurière (2005) quant aux dates et personnages mentionnés par d'Ans (2003).

ont nommé la « révolution de 1946 » favorisera la montée en puissance du projet politique noiriste plus tard approprié par Duvalier.

Si à Cuba, la stabilité relative du début des années 1940 permet que des chercheurs états-uniens commencent à investir le terrain cubain (parmi eux, Harold Courlander ou William Bascom qui envisagent la question de l'« héritage culturel africain » de l'île, mais aussi Carl Withers ou Lowry Nelson qui s'intéressent à l'univers paysan), ces années sont aussi marquées en Haïti par l'intérêt scientifique et esthétique que suscite la « culture nationale » au-delà des frontières du pays (voir chapitre 6). La décennie inaugure de nombreux séjours d'intellectuels étrangers fuyant notamment la Guerre en Europe et Port-au-Prince devient, pour un temps, un carrefour où certaines figures des réseaux nés dans le Paris des années 1930 se croisent. Ethnologues, artistes se rattachant au surréalisme, philosophes ou penseurs de la négritude se rencontrent et une traversée de savoirs s'effectue pour la « classe d'âge » à laquelle Roumain appartient<sup>118</sup>. Pour sa part, c'est de Mexico où il a été nommé, en 1943, chargé d'affaires de la République d'Haïti, qu'il contribue à ces échanges, en participant notamment à la création, dans cette ville, de l'Institut international d'études afro-américaines, porté par Fernando Ortiz et Jorge A. Vivó. C'est aussi là-bas qu'il achève son roman *Gouverneurs de la rosée*.

### Politique et littérature : Itinéraires d'écritures engagées<sup>119</sup>

Né à San Juan (Porto Rico) dans une famille d'ascendance espagnole, **Pablo de la Torriente Brau** (1901-1936) grandit entre Porto Rico, l'Espagne et Cuba, où sa famille s'établit dans l'*Oriente*, en 1909, puis à La Havane, en 1919. Naturalisé cubain en 1921, son environnement familial patriote forge sa rectitude de caractère, sans pour autant brider son esprit frondeur et son humour légendaire (il raconte lui-même que l'éminent Chacón y Calvo lui aurait prédit un avenir d'humoriste).

<sup>118</sup> En 1944, Dewitt Peters fonde le Centre d'Art à Port-au-Prince.

<sup>119</sup> Les travaux sur la vie et l'œuvre de Pablo de la Torriente Brau et de Jacques Roumain sont nombreux. Les encarts biographiques ici présentés s'appuient sur leur consultation, complétée de la lecture de nombreux textes et de certaines correspondances des auteurs eux-mêmes. Sur Torriente Brau, voir en particulier les textes de Betancourt et Arencibia (2014), Suárez Díaz (2008), Rodríguez Hernández (2006), Clavería et Carballoso (2006), Nuiry (2006), les prologues aux éditions critiques des textes de l'auteur (De la Torriente, 1999 ; 2001 ; 2015 ; 2016) ainsi que certains hommages (Rodríguez Hernández, 2006). Sur Roumain, voir en particulier Fowler (1980) et les différentes contributions incluses dans l'édition critique des œuvres complètes de Roumain coordonnée par Hoffmann (2003).

Lecteur précoce de José Martí ou d'Edgar A. Poe, rédacteur d'un pamphlet anti-impérialiste qu'il publie enfant dans un journal scolaire, Torriente Brau poursuit ses études secondaires dans l'est de l'île et obtient son baccalauréat à La Havane. À peine âgé de 20 ans, il collabore à Sabanazo au projet de construction d'une usine sucrière et s'y frotte à la dure réalité des campagnes et des ouvriers cubains. Employé des journaux *El Nuevo Mundo* et *El Veterano*, démissionnaire d'un poste d'employé ministériel par rejet de la corruption politico-administrative, il ne pourra jamais étudier à l'université (c'est l'ingénierie qui l'aurait intéressé), mais fréquente des milieux étudiantins, professionnels, littéraires et militants, qui très tôt forgent sa plume et son engagement.

En 1923, année de la protestation des Treize, il est engagé au cabinet d'avocats de Fernando Ortiz, dont il est le secrétaire scientifique. En ce lieu, il se lie d'amitié avec des intellectuels déjà consacrés et, surtout, avec ceux de l'avant-garde, tels le jeune poète communiste Rubén Martínez Villena qu'il remplace et Raúl Roa. Débordant d'énergie, il écrit en tant que journaliste, publie ses premiers contes à la fin des années 1920 (parmi eux, *Batey. Cuentos cubanos*, co-écrit avec Gonzalo Mazas). Pionnier, à Cuba, du genre *testimonial* (du témoignage), il pratique un journalisme d'investigation imprégné d'un style nouveau intégrant l'oralité des échanges avec ses interlocuteurs. Enquêteur hors-pair et écrivain aux multiples facettes, Torriente Brau s'enthousiasme pour le combat et pour la geste héroïque (*El Héroe* était d'ailleurs le titre de sa première nouvelle). Sa participation aux luttes anti-machadiques dans les années 1930 le consacre intellectuel de la révolution naissante.

Si son expérience au cabinet d'Ortiz marque un premier « rite de passage » qui le fait basculer de la position d'« intellectuel-littéraire » à celle d'« intellectuel-révolutionnaire », le deuxième a lieu lorsqu'il fonde avec Roa l'organisation Aile gauche étudiantine depuis la prison, en 1931. Du fait de sa militance, Torriente Brau sera en effet incarcéré deux fois, d'abord au Castillo del Príncipe à La Havane où il rencontre d'autres écrivains, puis, plus longuement, dans le pénitencier *Presidio Modelo* de l'île des Pins<sup>120</sup>, moment d'une autre douloureuse « initia-

<sup>120</sup> Il s'agit de la prison « moderne » aux principes eugénistes dont Israel Castellanos est l'un des concepteurs (voir chapitre 3). Érigée selon un modèle panoptique – celui dont Foucault (2002 [1975]) fera le paradigme de sa réflexion sur la surveillance –, elle est inaugurée en 1926 par Gerardo Machado. C'est en hommage aux 500 prisonniers qui y périrent que Torriente Brau intitule sa chronique de 1934. L'île des Pins incarnait déjà, depuis les temps de la colonie, une forme de « Sibérie de Cuba » (voir De la Luz y Caballero 1846, cité par Marturano, 2017 : 182).

tion » selon ses termes dans l'ouvrage éponyme (1969) – l'un des premiers opus du journalisme de témoignage latino-américain plaident, dans la lignée d'Ortiz, pour une réforme du système carcéral. Des années 1920 aux années 1930, le jeune Torriente Brau écrit par ailleurs dans les principaux journaux et revues de La Havane, de coloration politique variable : *Diario de la Marina, Alma Máter, Revista de La Habana, El Mundo, Bohemia, Social, Carteles, Línea, Orbe* et surtout *Ahora*, qui lui offre la tribune de plusieurs chroniques parmi lesquelles *105 días preso* et, en 1934, *Realengo 18*. Reflet de son engagement, ses textes, qu'il complète parfois de photos, évoquent, avec gravité et/ou apparente légèreté, des problématiques sociales et politiques sensibles.

Marqués par des exils répétés, sa vie, ses écrits (pour la plupart publiés à titre posthume) et sa pensée politique se construisent en différents lieux. En 1933 et 1935, il s'exile à New York où il vit avec des moyens modestes. Il y entame *Aventuras del soldado desconocido* (1940), son unique roman, inachevé, dans lequel il met en scène un soldat cubain dramatiquement voué à la mort dans les tranchées européennes de la Première Guerre mondiale. Il y crée le Front unique, organe de l'Organisation anti-impérialiste ORCA et mûrit son internationalisme, se rapprochant d'autres groupes révolutionnaires. Convaincu comme d'autres, tel Carpentier ou Guillén, que se joue là un tournant crucial de l'histoire mondiale, il décide en 1936 de rejoindre l'Espagne dès les débuts de la Guerre civile, faisant escale en Belgique pour assister au Congrès pour la Paix, puis s'arrêtant brièvement à Paris. Correspondant depuis la péninsule pour le *New Masses* (New York) et *El Machete* (journal du Parti communiste mexicain), il s'y lie d'amitié avec des poètes espagnols, rédige reportages et chroniques de la guerre (Torriente Brau, 1938). Fidèle à l'une des formules de *Realengo 18* : « Il n'y a de meilleur professeur dans la vie que le combat » (1979 : 37), il intégrera une milice républicaine, ce qui lui coûtera la vie. En décembre 1936, après une vie aussi courte que fulgurante, Torriente Brau décède au combat, près de Majadahonda dans les environs de Madrid, scellant irrémédiablement l'histoire de sa vie, de son œuvre et de son engagement. « Un jour », avait-il écrit à sa mère en 1935, « je recevrai quatre balles bien méritées et je mourrai tranquille, satisfait d'avoir employé ma vie en accord avec ma conscience » (2004 [1935] : 157).

Jacques Roumain (1907-1944) est né à Port-au-Prince, dans une famille de propriétaires terriens dite « mulâtre » qui appartient à l'élite intellectuelle et économique du pays (Le président Tancrède Auguste est son grand-père maternel). Très jeune, après avoir débuté ses études au collège Saint-Louis de Gonzague, Roumain quitte Haïti pour poursuivre sa scolarité en Europe ; il se rend en Suisse alémanique en 1920-1921 (à Berne, à l'École polytechnique de Zurich), puis en Espagne, en 1926, pour entreprendre, dans la lignée familiale, des études d'agronomie qu'il interrompt rapidement. En 1927, il est de retour en Haïti et participe à la création de deux revues : *La Trouée* et *La Revue Indigène*. Roumain a alors vingt ans. La même année, il contribue à la fondation du journal *Le Petit Impartial*. L'année suivante, il fonde la Ligue de la jeunesse patriote haïtienne.

En 1930, déjà reconnu comme un poète majeur, Roumain signe ses premières grandes nouvelles. Premières versions de ce qui est déjà nommé « roman national », *La Proie et l'Ombre* (1930) et *Les Fantoches* (1931) sont des récits qui nous plongent dans le quotidien de jeunes bourgeois de Port-au-Prince, hommes bien établis en même temps qu'aliénés et attirés par des lieux qui, loin des mornes verdo�ants réservés à la villégiature de l'élite urbaine, ne sont pas pour eux. Dans ces premières investigations du social par la fiction, deux mondes sont signalés – celui-ci de la bourgeoisie port-au-principienne, celui d'hommes des campagnes prisonniers d'une collectivité marquée par le manque et possédant les armes d'une révolte qu'ils dirigent contre eux-mêmes. *La Montagne ensorcelée* (1931), « roman paysan » inaugural (bien que rarement reconnu comme tel) les fera rapidement apparaître dans toute leur épaisseur sociale.

Dans ses poésies, dans ses romans, dans ses essais, en lien à son programme d'action et à une position politique, Roumain ne cesse d'interroger Haïti. En 1934, alors que les troupes américaines quittent enfin le pays, Roumain fonde le Parti communiste haïtien (PCH) et publie *Analyse Schématique 1932-1934*, essai dans lequel il propose une lecture marxiste de la configuration sociale haïtienne. Son action politique et littéraire est très tôt un combat qui le mène devant les tribunaux et, entre 1928 et 1936, à de multiples séjours en prison, puis à l'exil. Après quelques mois passés à Bruxelles, il s'installe à Paris à l'automne 1937, au moment où le mouvement socialiste français du Front populaire bat son plein. Là, il s'inscrit à l'Institut d'ethnologie, intègre la Société des américanistes et travaille sous la direction de Paul Rivet au Musée de l'homme (Laurière, 2005). Il écrit dans les revues

*Regards, Commune, Les Volontaires*. Son texte de 1937, « La tragédie haïtienne », lui vaudra une nouvelle condamnation, par les autorités françaises cette fois. À Paris, lors du II<sup>e</sup> Congrès des écrivains pour la défense de la culture auquel participent notamment Aimé Césaire, l'écrivain guyanais Léon-Gontran Damas ou le poète français Louis Aragon, il se lie d'amitié avec Nancy Cunard<sup>121</sup> et avec Nicolás Guillén, communiste comme lui, qui est alors accompagné d'Alejo Carpentier et de Juan Marinello<sup>122</sup>. Il y retrouve aussi l'écrivain Langston Hughes.

En 1939, l'imminence de la Seconde Guerre mondiale le pousse à quitter la France pour s'installer à New York où il cherche à poursuivre l'anthropologie à *Columbia University*. Il prononce des conférences avec Langston Hughes et noue des relations d'amitié avec Lucas Prémice (d'origine haïtienne), défenseur de l'action syndicale. Entre décembre 1940 et mai 1941, il séjourne à Cuba et y publie notamment un court texte intitulé « La poésie comme arme ». À La Havane, où il rencontre Fernando Ortiz et José Antonio Ramos, Roumain retrouve son ami Guillén qu'il accueillera l'année suivante à Port-au-Prince ; ensemble, ils créeront la Société haïtiano-cubaine de relations culturelles (octobre 1942)<sup>123</sup>. À Cuba, il observe aussi la stigmatisation et le rejet de milliers de ses compatriotes venus travailler sur place, dans les champs de canne.

Autorisé à rentrer « au pays » en mai 1941, Roumain fonde quelques mois plus tard, avec son aîné Jean Price-Mars et avec l'ethnologue suisse Alfred Métraux, l'Institut d'ethnologie, où il donnera un cours d'anthropologie préhistorique et d'ethnologie précolombienne. Menant des recherches en archéologie, Roumain le polyglotte (il parle cinq langues dont l'allemand) traduit aussi des œuvres. En octobre 1941, il crée le Bureau d'ethnologie qu'il dirigera un peu plus d'une année avant de rejoindre, en 1942, la légation d'Haïti au Mexique où il a été

<sup>121</sup> Celle-ci traduit à cette occasion l'intervention de Roumain. C'est aussi en 1937 que Roumain envoie et dédie à Cunard son célèbre poème manuscrit *Bois-d'ébène*, qui ne paraîtra à Port-au-Prince qu'en 1945 selon une version de 1939 (Hoffmann, 2014).

<sup>122</sup> En raison de son état de santé, Roumain ne peut se rendre aux séances de clôture du congrès qui se tiennent en Espagne.

<sup>123</sup> Cf. *Le Nouvelliste*, 30 octobre 1942. Invité par Roumain, Guillén se rend en Haïti entre septembre et octobre 1942, en tant que délégué du Front national antifasciste, de la Société colombiste panaméricaine, rédacteur de *Hoy* et délégué culturel du gouvernement cubain, chargé de la mission que lui avait confié le ministre José Augustín Martínez « d'étudier les bases d'un meilleur rapprochement spirituel » (*Le Nouvelliste*, 14 décembre 1942). De Cuba, l'année précédente, Guillén a aussi publié plusieurs articles (1941a, 1941b) dans lesquels il dénonce le régime de Sténio Vincent et déplore que la situation du peuple haïtien reste méconnue dans son pays.

nommé par le président Lescot (il avait aussi, en 1931, été nommé chef de division au ministère de l'Intérieur). À Mexico, il passe les deux dernières années de sa vie, rédige son essai ethnographique *Le sacrifice du tambour Assôtô(r)* et achève *Gouverneurs de la rosée*, dont il a probablement entamé l'écriture en Belgique (Gaillard, 1967 cité par Hoffmann, 2003 : 258). Il y participe également à la fondation de l'Institut international d'études afro-américaines. Lors de son dernier passage à La Havane, le 3 août 1944, il rencontre à nouveau Guillén à qui il remet un tapuscrit de *Gouverneurs de la rosée*, en cours de publication en Haïti, et lui propose de le traduire. Le 6 août, Roumain est à Port-au-Prince. Il s'y éteint le 18 du même mois, affaibli par des problèmes de santé chroniques et ses longs séjours en prison. Il n'aura ni l'occasion de voir la première impression de son ultime roman, ni celle d'en connaître le succès qui le consacrera en Haïti et bien au-delà.

### « L'union fait la force » : Des paysans dans l'histoire

Bien que *Realengo 18* et *Gouverneurs de la rosée* relèvent de genres *a priori* différents, leur convergence thématique, elle-même reflet des engagements communs aux auteurs dans leur époque, est flagrante. Comment écrire et faire connaître la dureté de la vie et les luttes que mènent les Réalenguistes des montagnes cubaines et les *abitan* des mornes haïtiens ? Telle est la question qui semble avoir sous-tendu les réflexions de Torriente Brau et de Roumain et les voies innovantes par lesquelles ils ont choisi d'y répondre. Se faisant écho, les chemins adoptés pour décrire et révéler pointent vers une même interrogation : celle du lien entre écriture, ethnologie et engagement. Si *Realengo 18* et *Gouverneurs de la rosée* tendent à éluder des références explicites aux affiliations politiques de leurs auteurs, tous deux contiennent une intention politique et une valeur pédagogique. Dans les deux cas, l'objectif est effectivement d'éclairer la lutte permanente que constitue la survie dans les campagnes cubaines et haïtiennes – manière d'affirmer la légitimité et la dignité de leurs habitants et d'en proposer une vision qui se distingue de l'image qui prédomine alors au sein de certains cercles dans les capitales de ces deux pays<sup>124</sup>. Il est aussi d'insister sur leur

<sup>124</sup> À Cuba, à la fin des années 1920 (voir par exemple Cobas Amate, 2008), toute une tradition picturale s'était déjà saisie de la question ouvrière et paysanne pour en dépeindre le quotidien et dénoncer l'exploitation capitaliste – ce qui n'empêchait pas la persistance d'une certaine vision romantique du monde rural.

capacité de résistance à une écrasante hégémonie, incarnée, dans *Realengo 18*, par les compagnies d'exploitation étrangères présentes dans l'*Oriente*, les sbires corrompus de l'État républicain et certains secteurs de la bourgeoisie, dans *Gouverneurs de la rosée*, par une élite des villes et un état autoritaire, également corrompu, représenté par ses relais locaux (juge, gardien de la paix, etc.). Dans les deux cas, la stratégie donne alors à penser la naissance d'une conscience politique de même que la possibilité de la transformation économique et sociale par l'union de tous et l'émergence de formes autonomes d'organisation. Aux marges des paradigmes ethnologiques d'alors, Roumain et Torriente Brau investissent ainsi ces groupes en tant qu'agents historiques véritables, intégrés au devenir de la nation. Animés par une certaine sensibilité ethnographique, l'un et l'autre les replacent par ailleurs dans un quotidien situé.

### *Décrire pour mieux servir ?*

Dans un *Oriente* qui représente une sorte d'équivalent du « pays en dehors » haïtien, Torriente Brau s'immerge brièvement parmi les Réalenguistes qui se sont constitués en une communauté auto-gérée rassemblant 5000 familles – la « République du realengo » – dans le but de faire bloc et de revendiquer leur droit à la terre dans un contexte d'oppression venant à la fois de l'étranger et de l'oligarchie locale. Ode à la lutte autant que témoignage pointant l'injustice économique et sociale, la chronique nous dépeint ainsi les « héros ordinaires » que l'auteur côtoie en ces lieux et soulève la question – posée aussi par le héros de Roumain – du décalage entre la richesse du territoire de ces paysans et leur grande pauvreté. Avançant avec précaution et minutie, Torriente Brau, se faisant porte-parole des Réalenguistes, situe alors sa réponse dans la prise en compte de la structuration de la société cubaine et l'asymétrie d'un système capitaliste enfermant ces paysans dans une situation d'aliénation. Celle-ci se voit d'autant mieux illustrée qu'à la façon dont un ethnologue construirait une monographie villageoise<sup>125</sup>, l'auteur s'attache à en restituer les conditions de vie concrète.

Au long de la chronique, l'emphase est certes mise sur l'actualité politique et juridique des Réalenguistes<sup>126</sup>, mais l'auteur aborde également la

<sup>125</sup> Ce style n'existe certes pas encore à Cuba mais signalons que c'est l'époque où il émerge au Mexique (voir par exemple, Redfield 1930, Redfield & Villa Rojas, 1934) ou encore en Haïti (voir Herskovits 1937, dont certains considèrent que la description du *konbit* ou travail collectif paysan a d'ailleurs pu inspirer Roumain).

<sup>126</sup> Au moment où Torriente Brau enquête, ils viennent d'obtenir une trêve après les violents affrontements, relayés par la presse, qui les ont opposés au pouvoir durant l'été 1934.

question de l'organisation sociale et économique de cette « communauté», celle de ses structures politiques et de ses modalités de délibération (insistant notamment sur leurs formes d'auto-gestion portées par l'Assemblée des Réalenguistes et l'Association des producteurs agricoles dotés d'un pouvoir exécutif et législatif), sur la toponymie locale, le rapport au territoire, la parenté ou sur les événements qui rythment la vie du groupe, laquelle prend, par la densité de la description, toute son épaisseur. S'y ajoutent en outre des observations touchant au quotidien des familles du Realengo, aux comportements et aux trajectoires diverses des principaux protagonistes, également appréhendés dans leur socialité ordinaire et leur inscription dans des moments festifs ou douloureux ou encore dans des modes de résidence spécifiques (les fameux *bohíos* dont Torriente Brau relève implicitement qu'ils constituent une forme d'organisation tant sociale que spatiale, en même temps qu'ils renvoient à un dénuement et une promiscuité dont certains chansonniers ont, selon lui, la sottise de magnifier la beauté). Rites, représentations ou «croyances populaires» – celles, notamment, relatives au chef Lino Álvarez, miraculé à plusieurs reprises – sont aussi évoqués, au même titre que la relation à l'Église et au clergé à propos duquel le même Lino s'esclaffe: «ici on ne voit pas ce genre d'apparitions!». Restituant enfin la production écrite des Réalenguistes (manifestes vernaculaires, chartes écrites, bulletins, etc.), Torriente Brau concède cependant toute sa primauté à l'oralité des témoignages et des différents récits qu'il collecte, ainsi qu'à certaines formes discursives et poétiques emblématiques de la région<sup>127</sup>. Dialoguant avec la restitution de ses propres observations, cette prééminence accordée au témoignage oral – constante revendiquée de ses travaux journalistiques, y compris en Espagne – mais aussi la place qu'il octroie au parler populaire paysan s'associent alors à la prose journalistique pour lui conférer ça et là un caractère de 'palimpseste ethnographique'.

Au-delà de tout académisme et à partir de personnages de fiction, le roman de Roumain évoque à son tour l'expérience concrète de la vie quotidienne dans le «pays en dehors» – probablement soutenue par la vision que l'auteur s'en est forgée à partir de la fréquentation de ces lieux dès sa prime jeunesse, dans les champs de canne que possédait sa famille. Motif d'inspiration pour la production littéraire, la volonté de nous plonger dans un univers social dépeint de l'intérieur conduit à mettre en scène le combat de Manuel – un Haïtien qui est allé «de l'autre côté de l'eau», à Cuba, où, comme d'autres Haïtiens, il a fait l'expérience de la *huelga*, de la grève – pour la renaissance de son village qu'il retrouve accablé par des querelles fratricides, la sécheresse et l'exploitation de ses habitants. Roumain nous transporte ainsi au milieu des mornes haïtiens, à Fonds-Rouge, où Manuel

<sup>127</sup> Le dizain à contenu politique qui clôt sa chronique est par exemple caractéristique du *repentismo* des campagnes cubaines (voir aussi note 16 dans ce chapitre).

revient après des années d'absence et de silence et découvre des femmes et des hommes que l'inimitié a transformés, la désolation de mornes hier verdoyants dans lequel semble se lire le stigmate spatial d'une sorte de déliquescence du social. C'est une terre sans eau qu'il retrouve, eau dont la quête deviendra son obsession pour que revive, grâce à elle, le collectif villageois réhabilité et uni par la lutte. Face à la misère, à la résignation, au mépris, aux conflits, c'est avec celle dont il s'éprend éperdument, Annaïse, issue d'une famille « ennemie », et peu à peu rejoint par tous ceux que sa force de conviction conquerra, qu'il œuvrera à la réconciliation essentielle au nécessaire *konbit* (ou travail collectif paysan) qui permettra d'amener l'eau dans le *jaden* de chacun.

Telle une monographie, *Gouverneurs de la rosée* fait ainsi apparaître, à travers la focalisation sur certains protagonistes, une vie collective. Les liens de parenté, les activités économiques – dans lesquelles transparaissent aussi le lien entre ville et campagnes –, le rapport à une autorité arbitraire et discrétionnaire, les trajectoires individuelles des *abitan* qui, pour quelques-uns (tel Manuel ou Simidor) ont connu la migration, s'inscrivent dans une organisation tout à la fois spatiale, sociale et religieuse – particulièrement pour ce qui est du *vodou* que Manuel, traduisant la position ambivalente de Roumain à ce sujet, condamne en partie, mais par lequel Délira, sa mère, tient à remercier Legba d'avoir « ouvert le chemin du retour » à son fils. C'est par là que le roman, héritier de la veine réaliste du début du siècle en Haïti et que certains ont qualifié de « roman ethnologique » (Fleischmann, 2003 : 1255), décrit des réalités sociales du monde rural haïtien, par là aussi qu'il permet de donner consistance à ces *abitan* présentés comme des femmes et des hommes qui, comme tous, s'inquiètent, s'aiment, se déchirent et qui, dans leur exploitation, aspirent à un avenir meilleur. À partir de ce qui émerge alors comme une sorte de « fiction ethnographique » empiriquement informée autant que réinventée, le lecteur se trouve comme entraîné au cœur du *peyi andeyo*. Comme chez Torriente Brau, la place faite par Roumain à la parole des *abitan* dans leur langue, sous la saveur singulière du créole, est l'un des ingrédients qui y contribue. Si cet usage du créole chez Roumain a fait l'objet de nombreuses analyses insistant sur ses vertus esthétiques et littéraires (Laroche, 1981 ; Hoffmann, 1995 ; Costantini, 2003), il est aussi possible de le penser comme un choix politique par lequel le statut largement inférieurisé du créole serait soudainement renversé ; difficile en effet de ne pas voir là l'affirmation d'une appartenance identitaire ou, dans la continuité d'entreprises précédentes<sup>128</sup>, geste pour la reconnaissance de la légitimité de cette langue, à destination non point tant des *abitan* (qui n'ont

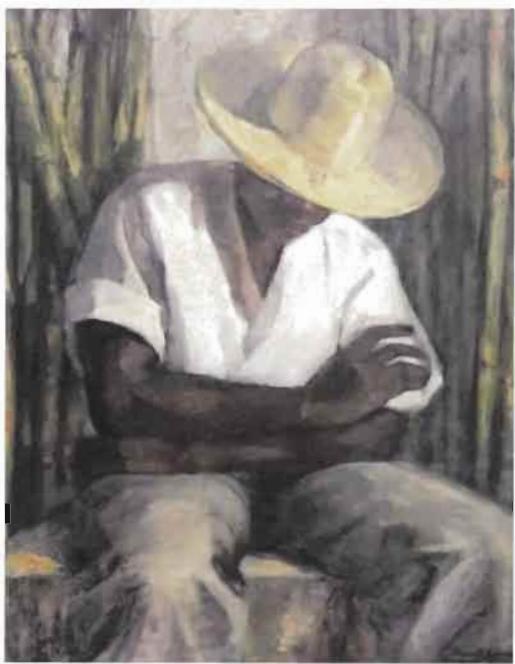
<sup>128</sup> On pense notamment aux initiatives de Georges Sylvain (voir note 16 du chapitre 4) mais aussi aux travaux ethnologiques de sa fille, Suzanne Comhaire-Sylvain, dont Roumain lisait aussi les écrits (voir par exemple Roumain, 1943b).

pas accès à l'écrit, ni au français) que de ceux qui les marginalisent – geste qui prend sens, on va le voir, dans le cadre d'une réflexion sur la « nation ».

Dans un cas comme dans l'autre, l'attention portée à la description des lieux et de paysages que les auteurs ont par ailleurs arpentés dans leur jeunesse, mais aussi aux relations à l'œuvre au sein des univers sociaux considérés ainsi qu'à l'oralité, offre un angle d'approche et d'observation original, dense et efficace, qui permet au lecteur de pénétrer des univers de vie pour en saisir l'intelligibilité, la cohérence interne, voire – on nous pardonnera l'anachronisme – le point de vue *emic* autant que la manière dont s'y tisse des rapports asymétriques entre un intérieur et un extérieur de la « communauté». Lieux, hommes, rapports de sens et rapports de force s'associent et s'actualisent alors dans leurs articulations pour poser sous une forme nouvelle la question du «populaire» et du national et, *in fine*, pour offrir une vision des paysans ressaisis tant dans leurs expériences singulières de la vie que dans leur éveil politique. Entre journalisme et littérature, la «mise par écrit» d'histoires orales et délégitimées dessine alors les voies d'une possible rupture : le «récit paysan» et la chronique documentaire apparaissent comme des outils permettant de ne pas figer l'«altérité» de certains groupes dans un éternel présent ou encore, à rebours de discours dominants, de ne pas simplement en circonscrire les dynamiques au seul domaine de la (re)production «culturelle».

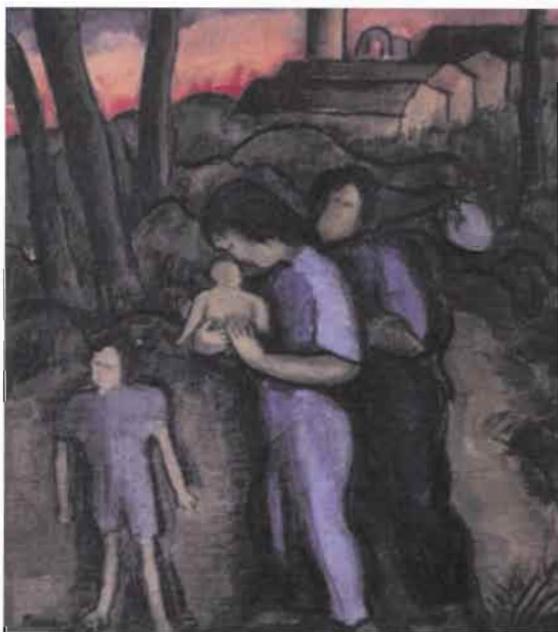
En écho à la vision politique des auteurs, et pour reprendre une idée formulée par Dorsinville (1981) à propos de *Gouverneurs de la rosée*, ils permettent ainsi de problématiser la fixité trompeuse des groupes sociaux. Dans les deux cas, le propos est bien sûr teinté d'un certain exotisme (dans cette «nature différente» nous dit par exemple Torriente Brau, existent «des coutumes différentes» portées par des hommes ayant un «autre sens de la vie<sup>129</sup>»). Il n'en reste pas moins que dans les deux ouvrages, les populations rurales cubaines et haïtiennes se voient présentées sous un jour inédit ; celui de groupes situés dans l'histoire, envisagés et présentés comme des agents dotés d'une conscience politique autant que d'une véritable conscience de classe.

<sup>129</sup> On ne négligera effectivement pas le rapport d'altérité à l'œuvre, toujours présent deux décennies plus tard, comme le révèlent ces propos d'un journaliste de *Bohemia*. Alors que les guerrilleros (italiques) des montagnes centrales et orientales arrivaient dans la capitale en 1959, il décrivait la surprise des Havanais quant à l'allure et aux manières de ces paysans : «êtres étranges qui semblaient avoir fui, à bord d'une fusée, l'une de ces improbables planètes que l'on trouve dans les récits de science-fiction. Et pourtant, ce n'était que des Cubains des montagnes, de la Sierra Maestra, de la Sierra Cristal, de la Sierra del Escambray» (cité par Vincenot, 2016 : 588).



*Cañero* [Coupeur de canne], Mirta Cerra, 1936

© Museo Nacional de Bellas Artes, Cuba

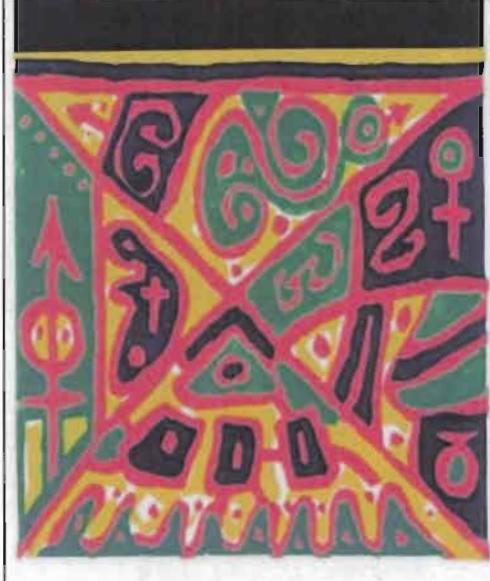


*El batey* [Le batey], Arístides Fernández [Circa 1930]

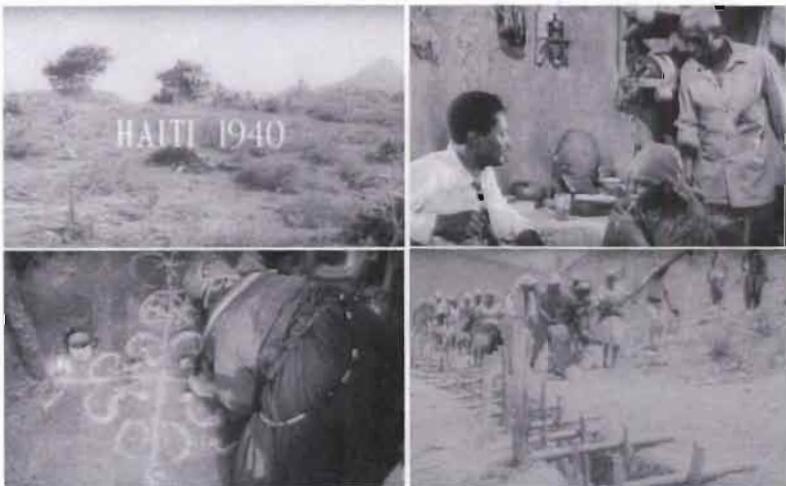
© Museo Nacional de Bellas Artes, Cuba

# CUMBITE

FILM CUBANO / Dirección: Tomás Gutiérrez Alea  
Con: Teté Vergara, Lorenzo Louiz, Marta Evans.



Affiche de *Cumbite* (Cuba, 1964),  
film de Tomás Gutiérrez Alea inspiré de *Gouverneurs de la Rosée*



Scènes extraites du film *Cumbite*

## *Conscience politique, conscience de classe : « indigénéité », scène globale et devenir de la nation*

Par-delà la variété de leur forme, *Realengo 18* et *Gouverneurs de la rosée* ont en effet en commun de proposer une vision du collectif dans laquelle les dissemblances individuelles se résolvent (ou ont vocation à se résoudre) par l'union de tous pour une lutte commune – devise inscrite sur le drapeau d'Haïti et que l'on retrouve chez Torriente Brau dans la bouche des Réalenguistes. Dans un quotidien fait de misère et de mépris, terreau de l'aliénation, l'éveil politique est décrit comme concomitant de la naissance d'une conscience de classe. Ainsi, chez Roumain, ni Dieu, ni les *lwa* ne représentent le salut : c'est bien le combat et le sang de l'homme qui s'avèreront garantir la réussite de l'élan fraternel, l'amélioration, à parts égales, des conditions de vie de tous et la refonte d'un collectif fondé sur l'entraide, le partage et la recherche du bien commun (porté par son héros Manuel selon lequel les « proléteurs » des campagnes ne pourront trouver leur salut que dans le *konbit* par lequel les *abitan* parviendront à faire jaillir l'eau salvatrice de la terre meurtrie). Dans les revendications des Réalenguistes, « hommes droits et hommes de guerre », frustration historique des luttes libertaires pour l'indépendance s'articulent à un « sens de classe » que Torriente Brau désigne comme tel. Car, au-delà des fausses différences, et n'en déplaise « aux gens de l'Ouest », soit de la capitale, nous dit-il, ces « Orientaux » des montagnes, dont le sang versé durant les guerres d'indépendance a nourri leur territoire, sont bien les dépositaires légitimes d'une histoire nationale qu'ils peuvent considérer « comme leur ».

Sous cet angle, les figures centrales de ces deux récits, Manuel de Fonds-Rouge et Lino Álvarez, « président de la République du Realengo et vétéran de la dernière Guerre d'indépendance », peuvent en partie être comparées. Les deux hommes se dévoilent comme le paradoxe de « singularités » modifiées ; à travers eux, surgit la possibilité que chacun devienne un chef pour l'autre et non un chef de l'autre<sup>130</sup>. La dimension individuelle de l'expérience se transforme en réussite collective. Localisée, cette réussite collective joue aussi à un autre niveau ; les luttes mises en scène et leurs issues ne font sens que par rapport à une histoire nationale prise dans une histoire globale et une carte mondialisée autant que dans un certain sens de l'« indigénéité ». Certes, ce dernier mot recouvre plusieurs réalités.

Parmi elles, l'une érige un rapport premier à la terre. Cette autochtonie, récente, créole, Torriente Brau la souligne ; pour tous les Réalenguistes,

<sup>130</sup> En témoigne par exemple le bref échange entre Manuel et Laurélien auquel le premier demande avec étonnement « Pourquoi m'appelles-tu chef ? » et reçoit cette réponse : « Je ne sais pas moi-même ».

souligne l'auteur, « l'unique patrimoine » à défendre et à conserver, c'est la terre. « Terre ou Sang », telle est la devise de la lutte sur le Realengo 18. Leur légitimité, les habitants du Realengo 18, dépositaires de la mémoire des actes qui ont fondé la nation et des luttes *mambisas* du XIX<sup>e</sup> siècle, la tirent précisément de la lutte, passée comme présente, qu'ils mènent pour leur terre. Histoire du passé et histoire du présent sont alors convoquées pour comprendre le combat contre les spoliations et l'aliénation dans ses diverses modalités. Aux colons de la Couronne espagnole, ont succédé les grands propriétaires terriens et le capital investi dans les compagnies sucrières étrangères dont l'État républicain constitue en quelque sorte le suppôt. Dans un contexte où le pouvoir institué ne mène pas le combat, c'est bien aux Réalenguistes, alors érigés au rang de représentants de la souveraineté et du « peuple cubain » – le vrai, celui qui garantit la nation – de le mener. Proposant également une réflexion politique, implicite, sur l'État, Torriente Brau peut ainsi relayer avec conviction l'affirmation des habitants du Realengo 18 s'exclamant : « l'État c'est nous ». Ils incarnent la lutte vive et vivante face à une domination contre laquelle Cuba s'est déjà battue. Dans ce contexte d'impérialisme, l'histoire qu'ils écrivent, c'est l'histoire de leur nation tout entière<sup>131</sup>.

La question du devenir de la nation (ou celle d'une nation encore en devenir), incarnée par la place difficile de ce *peyi andeyo*, est aussi présente chez Roumain. Toutefois, les modalités sous lesquelles les « gouverneurs de la rosée » cherchent à sauver leur terre signalent aussi une différence essentielle. Ici, il n'y a guère de proximité ou d'identification avec un « État ». Si le collectif existe, c'est d'abord à travers son engagement dans le *konbit*, ici relu comme une forme de pratique à valence égalitaire, au service du bien commun. En Haïti, il n'y a cependant pas davantage de propriété commune de la terre ; s'il faut le concours de tous pour la faire vivre, la terre est une propriété privée. Et c'est bien après l'avoir quitté que le « héros » Manuel cherche à la sauver, après avoir appris la lutte non par les armes mais par l'exil, à Cuba. Là-bas, comme nombre de ses compatriotes, il a travaillé dans des *batey* dirigés par des Américains occupés à se reposer ou à se distraire. Chez Roumain, l'autochtonie se (re)construit ainsi par une sorte de regard éloigné et par l'expérience difficile de l'ailleurs. L'auteur sait bien que les campagnes de son pays ont vu des milliers de *natif natal* que leur terre ne nourrit plus le quitter pour la « Dominicanie » ou pour Cuba.

Cette dimension de l'œuvre de Roumain, bien que peu appréhendée, est d'ailleurs essentielle. C'est en effet par le voyage qui l'a amené sur les plantations cubaines que Manuel a appris le combat et pris conscience de l'exploitation économique des uns par les autres. C'est par son long séjour

<sup>131</sup> Plusieurs « révolutionnaires » des années 1930 visiteront d'ailleurs le Realengo pour en connaître les protagonistes et les méthodes de lutte.

sur ces plantations qu'il a connu une peur similaire à celle éprouvée par les Réalenguistes de perdre leur terre, de devoir abandonner leurs montagnes. Ici, Roumain nous donne donc à penser le « héros » d'une tragédie qui se joue à la fois sur une scène localisée et délocalisée et les paysans décrits appartiennent bien « à un vaste prolétariat de l'hémisphère ouest » (Dash, 2011b : 9). Haïti est aussi ce pays où l'étranger, où l'ailleurs ont pénétré. En cela, Roumain redessine un territoire national, haïtien, qui n'est guère replié sur lui-même. Le *konbit* – dont l'équivalent se situe dans les travaux publics qu'effectuent chaque semaine les Réalenguistes – est relu à la lumière de la *huelga*, la grève, portée par des travailleurs déjà inscrits sur une carte mondialisée. Au travers de Manuel et de sa subjectivation du malheur, Roumain donne ainsi à penser la construction d'une conscience politique et la possible naissance d'une conscience de classe de l'ensemble des « gouverneurs de la rosée », niés politiquement. Sous la plume de l'écrivain-ethnologue, l'« haïtianité », qui occupe la pensée nationaliste dans sa version culturelle, nous éloigne dès lors de la remémoration, récurrente chez ses pairs de l'époque<sup>132</sup>, d'un passé glorieux ou de la dénonciation de l'aliénation sociale et culturelle sous l'angle exclusif de l'élite d'une société divisée.

Il est probable que ce soit à Cuba que Roumain ait trouvé une source d'inspiration pour le personnage de Manuel. En 1940, lors de son premier séjour, il est durement frappé par la façon dont y sont perçus et traités les travailleurs haïtiens – c'est bien de cette souffrance qu'il se fait le porte-parole en rappelant, par les mots de Manuel, que pour la police rurale, « tuer un Haïtien et tuer un chien c'est la même chose<sup>133</sup> ». Comme il est regrettable et stupide, dira ainsi Roumain, que ces paysans, qui valent pourtant plus que le poète, ne soient vus que comme des « coupeurs de canne<sup>134</sup> ». Aux côtés de Manuel, Simidor, cet autre personnage du roman qui, comme des milliers d'autres, a « traversé plusieurs fois la frontière » se souvient aussi : « ces Dominicains-là, ce sont des gens comme nous-mêmes, sauf qu'ils ont une couleur plus rouge que les nègres d'Haïti » (Roumain, 2003 : 287).

<sup>132</sup> Voir par exemple Price-Mars (1942) et l'analyse proposée par Dash (2011a).

<sup>133</sup> En effet, les Haïtiens qui se voyaient, par manque de moyens, condamnés à rester à Cuba après les *zafras* se retrouvaient comme isolés au cœur d'un « microsystème féodal » (Pérez de la Riva (2013 [1979] : 82), formant « un peuple d'hommes sans femmes, répartis en un nuage de petites communautés [...] ; vivant dans de sinistres baraqués ou dans de misérables cabanes ; dans l'isolement physique et moral le plus absolu, seuls avec leur tambour et leur coq de combat [...] chassés comme des bêtes par la Garde Rurale et aux plus futile prétextes, pendus aux arbres » (*op. cit.* : 90).

<sup>134</sup> Dans une lettre de Cuba à son épouse, datée du 27 janvier 1941, il écrit ainsi : « Ce dernier trait est le plus stupide de tous. Le paysan haïtien étant le meilleur, le plus courageux, le plus digne élément de notre pays. Et comme je le disais au cours de la réception : le paysan haïtien, coupeur de canne à Cuba, a certes beaucoup plus d'importance que le poète » (Roumain, 2003 : 895-896).

À cet égard – et le fait est significatif au regard des positions des auteurs sur la question –, on notera que *Gouverneurs de la rosée*, pas plus que *Realengo 18*, ne pose la question du préjugé de couleur, prégnant dans ces sociétés, de façon explicite. Chez Roumain, celle de la « race », ciment unitaire d'une pensée nationale, semble néanmoins présente. Elle apparaît, avec une certaine *insolenceté*, diraient les *abitan* : « C'est comme ça : depuis en Guinée [« depuis l'Afrique »], le nègre marche dans l'orage, la tempête et la tourmente. Le Bondieu est bon, dit-on. Le Bondieu est blanc, qu'il faudrait-dire. Et peut-être que c'est tout juste le contraire » (Roumain, 2003 : 376). Dans *Realengo 18*, par contraste, ce ciment unitaire semble se constituer par-delà cette dimension. Torriente Brau signale bien, au détour de son propos, que la plupart des Réalenguistes sont de « race noire », mais c'est cependant pour mieux insister sur le fait qu'au sein de la République du Realengo, tous vivent justement en parfaite harmonie, la question de la « couleur » ou de la « race » apparaissant en quelque sorte tempérée, pour lui, dès lors qu'émerge un sens de classe. Il insiste en outre sur le fait que Cubains et étrangers (Espagnols, Haïtiens, Dominicains, Portoricains, etc.) y vivent dans la meilleure entente, la question de la nationalité s'estompant elle aussi derrière l'union et le combat communs pour la justice, l'unité émergeant de l'égalité des conditions et d'une lutte pour le bien commun. C'est donc dans la capacité politique qu'ils exercent à leur bénéfice et à celui de la nation à laquelle ils appartiennent de plein droit, et non sous le jour, non pertinent, de la couleur, de la « race » ou de leur origine, qu'il convient de les présenter. À cet égard, on notera qu'à Cuba, c'est probablement l'une des premières fois qu'une figure intellectuelle proche des cercles de l'ethnologie élude ainsi le thème afro-cubain. Torriente Brau se refuse à emprunter des sentiers battus qui en réduiraient la « contribution » à un « apport culturel » ou « folklorique » et en défriche de nouveaux, englobants, qui saisissent les populations concernées en leur qualité d'acteurs pleinement politiques. Torriente Brau et Roumain nous soumettent alors des visions du peuple dépassant la question des singularités qui relèguent dans la marginalité et maintiennent à l'écart d'une scène mondialisée de luttes : l'entrée de tous, de tous les *prolétateurs*, « soudé(s) en une seule ligne comme les épaules des montagnes » (Roumain, 2003 : 321) dans une lutte contre la misère sociale de laquelle sortiraient l'extension ou l'universalisation des droits et de l'égalité ; là semble finalement se situer la proposition des deux auteurs.

## Entre imaginaires du collectif et rendez-vous manqués par la postérité

Au regard de la place incontournable des deux œuvres évoquées dans l'histoire littéraire (et pour *Realengo*, politique<sup>135</sup>) de Cuba et d'Haïti, on ne saurait clore ce commentaire sans évoquer quelques éléments relatifs à leur dimension idéologique et à leur postérité. Dans ces écrits, Torriente Brau et Roumain nous font en effet pénétrer dans des lieux devenus réalistes, mais nous proposent dans le même temps de contempler la possibilité de leur propre dépassement : écrire renvoie pour eux à une entreprise visant tout à la fois à rendre compte de « réalités » sociales mouvantes et à les déborder. Documenter ou projeter l'« histoire » de masses paysannes permet ici, comme l'écrivait Camille (1942), de problématiser « la recherche d'un équilibre décent pour la machine sociale ». Autrement dit, c'est recourir à un certain imaginaire de l'action collective qui, s'il confère à ces textes leur souffle contagieux, impose aussi finalement leurs limites aux liens que nous avons ici pointés entre écriture et ethnographie, cette fois entendue *stricto sensu*.

Nul doute que si Brau, observateur prudent et circonspect, se fait le témoin direct des prémisses d'une réforme agraire qui, dans la Cuba des années 1930, n'aura pas lieu<sup>136</sup>, c'est peut-être moins parce qu'il l'observe ou la constate que parce que, comme nombre de ses compagnons de lutte, il l'espère profondément. Quand Roumain fait, à son tour, du *konbit* l'emblème d'un travail communautaire égalitaire, il en dissout en partie la diversité et les caractéristiques empiriques<sup>137</sup>. L'élément nous rappelle ainsi combien *Gouverneurs*

<sup>135</sup> Dans l'historiographie cubaine, on présente en effet la Révolution de 30 comme le premier mouvement à s'être opposé à l'oppression étrangère et à l'oligarchie locale depuis l'Indépendance et les textes de Torriente Brau ont été une source d'inspiration pour la génération révolutionnaire qui triomphera en 1959. Ajoutons que s'il est peu connu hors de Cuba, Torriente Brau est ainsi, avec Mella ou Martínez Villena – dont il disait lui-même qu'ils « appartiennent à ce genre singulier d'homme pour qui le peuple ressent l'irrésistible impulsion de les rendre parfaits, sans taches et sans faiblesse » (Torriente Brau, 1962 : 125) – de ceux que l'on célèbre dans l'archipel comme l'une des icônes des luttes d'émancipation nationales et du projet marxiste. Intégré à la « pédagogie des héros » (Karnoouh, 2007) de la Révolution cubaine, les nombreuses éditions posthumes de ses textes publiés grâce à sa veuve, la militante Teresa Casuso et, dès la fin des années 1940 par son ami Raúl Roa qui a accédé à d'importantes fonctions, y ont largement contribué. Inauguré en 1996 à La Vieille Havane, c'est le Centre culturel Pablo de la Torriente Brau, doté de ses propres éditions, qui a désormais pris ce relai et se révèle le plus actif dans la sauvegarde et la diffusion de ses écrits.

<sup>136</sup> Ce n'est que dans les années 1950 que le secteur sucrier se « cubanisera » par l'intermédiaire de compagnies nationales (voir par exemple Vincenot, 2016 : 533). La réforme agraire, elle, n'aura lieu que dans les années 1960, après l'arrivée de Fidel Castro au pouvoir.

<sup>137</sup> Voir en particulier note 59 dans ce chapitre. La présentation de Roumain tendant à instituer le *konbit* sous la forme d'une pratique égalitaire contribuera à ce que certains

*de la rosée* est aussi le « cri romanesque » d'un écrivain-ethnologue engagé, une création littéraire réinventant un univers social que l'écriture reproduit comme si elle venait en chanter la possible destinée.

Pour autant, Roumain ne saurait nous éloigner du plus près de la matérialité de la misère que connaissent les campagnes haïtiennes : il n'est pas besoin de rappeler que Manuel meurt de la lame d'un « frère de classe », pour reprendre la formule de R. Dorsinville (1981), que l'envie, le manque et l'ignorance ont conservé en ennemi. Si Torriente Brau tend, lui, à minimiser la portée des « conflits » et « fâcheries » internes au Realengo au profit de la célébration d'un collectif capable de transcender ses divergences dans la lutte contre un ennemi extérieur commun, il en signale lui aussi l'existence – sans toutefois anticiper combien ces divisions se consolideront (mais assurément, ce serait lui faire un bien mauvais procès que de considérer qu'il n'ait pas été assez « visionnaire »). Pour les membres de sa génération, ce qu'il convient d'éclairer par l'écriture autant qu'en donnant la parole à ceux que l'on entend trop rarement, c'est bien la prise de conscience politique d'un droit à la terre par ceux qui la cultivent et la reconnaissance de la solidarité communautaire qui la rend possible.

Depuis la posture de l'écrivain-journaliste qui retrace un pan d'histoire cubaine à partir de témoignages et d'observations *in situ* ou depuis celle de l'écrivain-ethnologue dont l'incomparable talent consiste à produire une sorte d'illusion (au sens étymologique du terme) ou de trompe-l'œil ethnographique, ces récits ont bien pour but d'attester de la possibilité qu'un élan collectif soit une force libératrice, susceptible de réveiller une conscience de classe. Par sa maîtrise de l'observation autant que par la qualité littéraire de la plume de son auteur, par son engagement pour ce qu'il estime être la vérité et la justice, *Realengo 18* fait ainsi figure de document socio-historique rare à Cuba ; d'où le fait qu'il ait été hissé au rang de classique dans la littérature nationale et qu'il ait figuré parmi les lectures imposées à de multiples générations d'écoliers cubains après la Révolution de 1959.

Ouvrage devenu emblématique de la littérature haïtienne, *Gouverneurs de la rosée*, empruntera quant à lui certains chemins que – faut-il l'indiquer – son auteur aurait sans doute cherché à éviter : tandis qu'à l'arrivée de François Duvalier (1957-1971), le pouvoir étouffe la production littéraire nationale,

auteurs comme D'Ans (2003 : 1424) signale la construction d'une « paysannerie abstraite, esthétisée, ethnologiquement fantasmée ». À cet égard, une comparaison avec le penseur péruvien Mariátegui, auquel le marxisme « cubanisé » de Torriente Brau a d'ailleurs été rapporté (voir Cairo, 2006), pourrait être établie. C'est aussi probablement là que se situe l'une des clefs de la réappropriation que le cinéma cubain des années 1960 a proposé du travail de Roumain (voir notre appendice à ce chapitre). Des descriptions plus ethnographiques sur ces pratiques de travail collectif seront par la suite fournies par des auteurs ayant travaillé sur l'agriculture haïtienne (Collectif d'auteurs, 1993), éloignées de la lecture proposée par Herskovits (1937 : 70-76) en termes de « rétention africaine ».

le roman de Roumain se voit inscrit au rang d'un corpus de textes canoniques diffusés dans les manuels d'histoire de la littérature (Fleischmann, 2003). Dans cette situation paradoxale, le contenu politique de l'ouvrage se diluera dans l'exotisme qu'il contient, allant jusqu'à le concentrer. L'un des éléments qui semble, de ce point de vue, unir la destinée des textes de Torriente Brau et Roumain renvoie d'ailleurs à ce qui nous paraît relever de quelques rendez-vous manqués par la postérité et, en particulier (d'où la présence de ces textes dans cette anthologie), dans la réception qu'en ont eu (ou non, justement) l'ethnologie cubaine et l'ethnologie haïtienne.

Par la place qu'il confère à la migration et à la question du voyage dans la modification du regard porté sur soi au bénéfice de l'autre – et, plus précisément, du voyage individuel qui se transforme en acte collectif et inverse, en partie, le stigmate du migrant de retour –, *Gouverneurs de la rosée* aurait pu fonctionner comme un mythe de fondation d'un espace haïtien réapproprié et façonné par les mobilités. Cette intuition fondamentale de Roumain demeurera pourtant longtemps lettre morte puisque l'ethnologie produite à et sur Haïti ne s'intéressera à cette dimension prégnante dans l'histoire de ce pays qu'à partir de la fin du XX<sup>e</sup> siècle (Laëthier, 2014). Du côté cubain, par l'importance qu'accorde Torriente Brau à la description des modes collectifs de gestion et d'auto-organisation, des pratiques de délibération, du rapport à l'État et, plus largement, des modes de souveraineté, *Realengo 18* aurait pu être (ré)investi par la discipline pour l'une des voies les plus originales qu'il suggère : celle d'une anthropologie politico-institutionnelle et d'une ethnographie politique au sens large, dont le projet reste encore entièrement à construire à Cuba. Il n'en reste pas moins qu'aux marges de l'ethnologie ou à sa rencontre avec le journalisme et la littérature, l'un et l'autre ouvrages ont temporairement mis sur le devant de la scène la réflexion sociale et des questionnements sur les inégalités prenant corps au sein de la nation, immortalisant ainsi, par un jeu de résonnances singulières, des voix alors inaudibles pour beaucoup et qui, aujourd'hui, finissent par n'en former qu'une : associée au phrasé des chants, au rythme des dizains, au son des tambours du *konbit*, c'est bien elle qui, retentissant à l'unisson depuis les scènes mondialisées de l'Entre-deux-guerres, se fait encore entendre jusqu'à nous ; la voix des masses.

## Appendice

### *Gouverneurs... et Realengo 18 à l'écran : autour du cinéma cubain des années 1960*

En juillet 1944, Roumain signe, de Mexico, *Gouverneurs de la rosée*. Il meurt le mois suivant, à Port-au-Prince, où son roman est publié en décembre. En France, celui-ci paraît en 1946, grâce à la médiation de Louis Aragon, à qui Nicole Roumain, épouse de Jacques, en a fait parvenir un exemplaire. À Cuba, c'est avec le concours de Guillén, que le roman est publié en 1961 par l'Imprimerie Nationale nouvellement créée par la Révolution de 1959. En 1964, le cinéaste cubain Tomás Gutiérrez Alea, réalisateur-phare des années 1960-1970, et son assistante Sara Gómez, le porteront à l'écran sous le titre *Cumbite*, relecture filmique qui met l'accent sur la dimension idéalisée du travail collectif paysan (en France, c'est Maurice Failevic, réalisateur de télévision et militant communiste, qui prendra l'initiative de l'adapter en 1975).

Au moment où *Cumbite* est projeté sur les écrans, *Realengo 18* a déjà été repris pour le cinéma par les réalisateurs Oscar Torres et Eduardo Manet (1961). Les deux films sont produits par l'Institut cubain de l'art et de l'industrie cinématographiques (ICAIC), fondé en 1959 par le gouvernement révolutionnaire dans le but d'inventer et de diffuser une cinématographie nationale (voir par exemple Iglesias *et al.*, 2012). *Realengo 18* est la troisième des productions de l'ICAIC, au sein duquel s'institutionnalise déjà un cinéma qui explore des thématiques et formes expressives nouvelles en même temps qu'il engage une esthétique inédite.

Effervescente, la cinématographie cubaine révolutionnaire expérimente ses manières de faire et commence à construire ce qui deviendra, en parallèle de sa production de fiction (voir Scherer, 2013), l'une de ses marques de fabrique ; celle d'un cinéma engagé, investi dans l'écriture d'une histoire des luttes politiques et sociales pensées dans leurs continuités, leurs emboîtements successifs et leurs résonnances. De nouveaux réalisateurs s'essaient ainsi à des genres inexplorés, telle la « fiction documentée » ou le « documentaire de fiction ». C'est dans ce cadre que Torres et Manet, puis Gutiérrez Alea revisiteront le rapport des paysans à la terre évoqué par *Realengo 18* et *Gouverneurs de la rosée* : la lutte contre l'expansion des propriétaires fonciers des Réalenguistes

trouvera un parallèle efficace dans la mise en images de la lutte des paysans haïtiens contre une sécheresse qui signerait la mort du travail collectif, du *konbit*.

Au moment de leur sortie, la critique réservera un accueil mitigé à ces deux films – Gutiérrez Alea porte lui-même un regard rétrospectif sans complaisance sur le sien (Berthier, 2005 : 67). D'un point de vue esthétique, l'un comme l'autre comportent néanmoins quelques scènes iconiques : celle, notamment, où le spectateur est plongé, comme dans les *vistas de ingenio* traditionnellement chères à la peinture cubaine, dans la contemplation d'un paysage dévoilant l'imposant symbole de domination et d'oppression que sont les cheminées de la centrale sucrière (« si belles de loin ») ; celles, encore, où sont scénographiés des chants et la célèbre *conga* cubaine d'un côté, les tambours haïtiens et la longue, et néanmoins emblématique, cérémonie *vodou* de l'autre.

Aujourd'hui, s'il est intéressant de revoir ces films pour un spectateur féru d'anthropologie ou d'histoire, c'est cependant moins pour ces éléments que pour les témoignages mis en images qu'offrent ces productions empruntant au réalisme. Certes idéologisées – à l'instar des œuvres qui les ont inspirées –, elles constituent des documents précieux témoignant tout à la fois de l'élan social, culturel et politique caractéristique des années 1960 à Cuba et de la mise en scène de certaines des réalités que la Révolution cubaine visait à abolir, notamment par la Réforme agraire et la nationalisation des terres. Il n'y a là rien de très surprenant si l'on considère l'identité, d'une part, des réalisateurs impliqués, particulièrement pour ce qui est de Gutiérrez Alea (lequel documentera, dans d'autres de ses films, de multiples aspects des luttes d'émancipation cubaine), d'autre part, celle des collaborateurs dont ce dernier s'était entouré : outre Sara Gómez, la future documentariste-ethnographe, Onelio Jorge Cardoso, le conteurnouvelliste avec qui il avait adapté le scénario, ou l'écrivain et essayiste haïtien René Depestre installé à Cuba, tous profondément engagés dans le projet socialiste et révolutionnaire.

Laëthier Maud, Gobin E., Fundora Garcia A., Prieto Samsonov D.

La voix des masses : ethnographie, journalisme et littérature chez Pablo de la Torriente Brau et Jacques Roumain.

In Argyriadis Kali (ed.), Gobin E. (ed.), Laëthier Maud (ed.), Núñez González N. (ed.), Picard Byron J. (ed.). Cuba-Haïti : engager l'anthropologie : anthologie critique et histoire comparée (1884-1959).

Paris (FRA) : CIDIHCA France, 2020, 361-401.

ISBN 978-2-491-03509-9